FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1918 — THÈSE — N° —

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

PAR

Camille ROUZEAUD
Licencié ès lettres
Né à Périgueux (Dordogne), le 18 Juin 1871

L'Hypnotisme et la Psychothérapie au XVIe Siècle

Président : M. LETULLE, *professeur*

PARIS
IMPRIMERIE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE
JOUVE & Cie, ÉDITEURS
15, Rue Racine (VIe)

1918

THÈSE

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1918 — THÈSE — N°

THÈSE

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

PAR

Camille ROUZEAUD

Licencié ès lettres

Né à Périgueux (Dordogne), le 18 Juin 1871

L'Hypnotisme et la Psychothérapie au XVIe Siècle

Président : M. LETULLE, *professeur*

PARIS

IMPRIMERIE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

JOUVE & Cie, ÉDITEURS

15, Rue Racine (VIe)

1918

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

LE DOYEN : M. ROGER

ASSESSEUR : G. POUCHET

PROFESSEURS

	MM.
Anatomie	NICOLAS
Physiologie	CH. RICHET
Physique médicale	WEISS
Chimie organique et Chimie générale	DESGREZ
Parasitologie et Histoire naturelle médicale	BLANCHARD
Pathologie et Thérapeutique générales	ACHARD
Pathologie médicale	TEISSIER N...
Pathologie chirurgicale	LEJARS
Anatomie pathologique	LETULLE
Histologie	PRENANT
Opérations et appareils	N.
Anatomie topographique	AUGUSTE BROCA
Pharmacologie et matière médicale	POUCHET
Thérapeutique	P. CARNOT
Hygiène	CHANTEMESSE
Médecine légale	N.
Histoire de la médecine et de la chirurgie	N.
Pathologie expérimentale et comparée	ROGER
Bactériologie	BEZANÇON
Clinique médicale	GILBERT DEBOVE CHAUFFARD WIDAL
Maladies des enfants	HUTINEL
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale	DUPRÉ
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	N
Clinique des maladies du système nerveux	PIERRE MARIE
Clinique chirurgicale	DELBET QUENU HARTMANN N.
Clinique ophtalmologique	DE LAPERSONNE
Clinique des maladies des voies urinaires	LEGUEU
Clinique d'accouchements	BAR COUVELAIRE RIBEMONT-DESSAIGNES
Clinique gynécologique	N.
Clinique chirurgicale infantile	KIRMISSON
Clinique thérapeutique	ALBERT ROBIN

AGRÉGÉS EN EXERCICE

MM.

ALGLAVE	GUILLAIN	LOEPER	ROUVIERE
BERNARD	JEANNIN	MAILLARD	SCHWARTZ (A
BRANCA	JOUSSET (A.)	MOCQUOT	SICARD
BRUMPT	LABBE (H.)	MULON	TANON
CAMUS	LAIGNEL-LAVASTINE	NICLOUX	TERRIEN
CASTAIGNE	LANGLOIS	NOBECOURT	TIFFENEAU
CHAMPY	LECENE	OKINCZYC	VILLARET
CHEVASSU	LEMIERRE	OMBREDANNE	ZIMMERN
DESMAREST	LENORMANT	RATHERY	
GOUGEROT	LEQUEUX	RIBIERRE	
GREGOIRE	LEREBOULLET	RICHAUD	
GUENIOT	LEGRY	ROUSSY	

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

M. le Professeur MAURICE LETULLE

Membre de l'Académie de médecine
Médecin de l'hôpital Boucicault
Officier de la Légion d'honneur.

En témoignage de respectueuse reconnaissance

A MES MAITRES DANS LES
HOPITAUX DE PARIS

A LA CHÈRE MÉMOIRE DE MON PÈRE

AVANT-PROPOS

Lorsque Charcot publia en 1893 dans la *New Review* son célèbre article : « *The faith healing* » (la foi qui guérit), il déchaîna dans le monde entier d'ardentes polémiques. La passion apportée dans cette discussion devait assurer la fortune de cette thèse si brillamment soutenue. De tous côtés on se mit à recueillir et à décrire des faits jusque-là dédaignés. On institua de nombreuses expériences conduites avec toute la rigueur des méthodes scientifiques. Si bien que, au bout de quelques années, il n'était plus possible de nier, sans parti pris évident, l'influence exercée par la suggestion sur notre vie organique.

On chercha alors à reproduire à volonté les effets merveilleux que l'auto-suggestion produit spontanément. Et, comme on avait remarqué que l'hypnotisme avait le pouvoir de faire naître un état spécial de suggestibilité chez certains individus, on songea tout de suite à employer cette force à la guérison des maladies. Du même coup, l'hypnotisme qui avait rendu de si grands services à la science de l'homme en permettant d'étudier objectivement avec les procédés des sciences physiques *l'automatisme psycholo-*

gique (1), allait devenir un merveilleux agent thérapeutique.

Les phénomènes surprenants qu'il est capable de produire : la léthargie, la catalepsie, l'extase, l'hyperesthésie et l'anesthésie, le somnambulisme provoqué et les hallucinations sensorielles, aussi bien que les guérisons indiscutables obtenues sans médicaments par la force même de la pensée, sont mentionnés dans les annales de tous les peuples. Cette constatation faite, n'est-il pas naturel de se demander si ces phénomènes ont toujours été considérés comme les manifestations d'un pouvoir supra-naturel, et si, dans ces siècles reculés, on faisait de l'hypnotisme, ainsi que M. Jourdain de la prose, sans le savoir ?

Nous ne saurions aborder, pour le moment, une si vaste enquête. Dans cette étude, nous nous efforcerons seulement de démontrer que pendant le XVIe siècle, quelques médecins, bravant les préjugés et les persécutions, ont fait connaître la puissance de l'autosuggestion et de la suggestion provoquée et donné une explication naturelle de l'hypnotisme et de la psychothérapie.

1. P. Janet, *l'Automatisme psychologique*. Paris, 1910.

L'Hypnotisme et la Psychothérapie au XVIe Siècle

Or imaginèz et beuvez.
RABELAIS

Le XVIe siècle, comme le XIXe, pourrait être appelé le siècle de l'hypnotisme. Le grand courant scientifique, formé d'affluents divers, qui avait traversé les premiers siècles du christianisme, avait disparu à l'époque des invasions barbares comme une rivière qui s'enfonce sous la terre. Sans doute, pendant le moyen âge, de ce courant souterrain ont affleuré à la surface des ruisseaux d'eaux vives, de courts jaillissements qui, faute de débit et de pente, n'avaient pas réussi à se réunir. Mais dès le début du XVIe siècle, semblable à une fontaine vauclusienne, la source antique jaillit à pleins bords.

Avant de suivre le cours rapide de plus en plus élargi de cette rivière tumultueuse, tâchons d'expliquer cette brusque apparition à un moment donné de l'histoire.

En dépit des apparences, pendant les temps barbares et le moyen-âge, les notions que l'antiquité avait recueillies sur l'hypnotisme, n'avaient pas complètement disparu de la mémoire des hommes. On en trouve çà et là quelques vestiges. Mais il est probable que la transmission s'est faite surtout de

bouche à bouche, par jalousie scientifique, si l'on peut ainsi parler, autant que par crainte des persécutions. Le mystère dont on entourait ces révélations, le caractère surprenant et vraiment extraordinaire des résultats obtenus, l'orgueil de posséder des procédés inconnus à la grande majorité des hommes, donnait à l'enseignement de quelques vieux ocultistes une valeur inestimable. Une sorte d'intérêt passionné s'était attaché à cette science secrète. Il a assuré sa transmission jusqu'au XVIe siècle.

Les esprits avides de connaître la nature y trouvaient la certitude que, malgré les dogmes établis, l'homme était capable d'agir sur les êtres vivants, comme il avait déjà le pouvoir, par l'alchimie, de modifier les minéraux et les pierres, d'en tirer, à l'aide de savantes manipulations, des acides, des alcalis, des sels, des poisons et des médicaments. L'enseignement des sciences physiques, de la magie naturelle, était surtout donné en dehors des Universités où régnaient en maîtresses les méthodes scolastiques. Dans les sciences naturelles la scolastique n'a rien découvert. Que reste-t-il de son enquête? A peu près rien. Cette enquête était mal conduite, car elle s'efforçait d'atteindre un but qui sera toujours hors de notre portée, l'essence des choses, les substances et croyait y parvenir en employant le raisonnement et le syllogisme qui ne peuvent être un instrument de découvertes. Aussi tous les esprits libres du XVIe siècle, dégoutés de ce vain formalisme, cherchaient-ils avec ardeur

et quelquefois sans mesure à connaître les explications nouvelles sur la nature des choses et les procédés secrets capables de modifier l'univers et homme. L'hypnotisme, à cette époque, était un de ces secrets.

Il paraissait d'autant plus précieux aux passionnés de science qu'ils trouvaient des faits et des théories dans les livres anciens nouvellement connus ; et l'on sait avec quel zèle on étudiait alors les manuscrits latins et grecs. Le souvenir de ces érudits qui, la nuit, rallumaient le flambeau pour continuer leur étude, est dans toutes les mémoires. Avides de savoir, ils pensaient de chaque auteur de l'antiquité ce que Dante disait de Virgile : *Tu duca*, *tu signore*, *tu maestro*. La science de l'hypnose qu'ils retrouvaient dans ces livres aimés, devenait pour eux un objet de vénération. Ils allaient l'étudier avec une pieuse curiosité.

Mais ces connaissances seraient demeurées, ainsi qu'au moyen âge, la propriété d'un petit nombre d'initiés, si l'imprimerie, nouvellement découverte, ne les avait vulgarisées. Après les avoir systématiquement défigurées, les auteurs les proposèrent, comme des problèmes, à la sagacité des intelligences entêtées de science. La curiosité ainsi excitée triompha de tous les obstacles : l'obscurité des explications, le vocabulaire spécial, les figures et les caractères étranges adoptées pour « occulter » le sens véritable aux « meschans et au vulgaire ignorant », rien ne la rebuta. L'attrait même du danger devint un stimu-

lant pour ces hommes indomptables dont nous allons maintenant résumer les in-folios compactes.

S'il fallait ici énumérer ces savants en tenant compte de leurs talents originaux, il faudrait écrire en première ligne le nom du médecin de Louise de Savoie, mère de François Ier : H. Cornélius Agrippa. *La philosophie occulte* de Cornélius Agrippa est, pour l'étude des sciences hypnotiques, l'œuvre capitale parue au XVIe siècle. Les autres dissertations, quelle que soit leur valeur, ne sauraient lui être comparées. Aucune autre en effet, ne décrit avec autant de détails l'action de l'homme sur lui-même (l'auto-suggestion) et l'action de l'homme sur l'homme (l'hypnotisme ou la suggestion provoquée). L'explication qu'il en donne ne serait pas indigne de notre époque si l'on y faisait jouer au fluide nerveux le rôle dévolu aux esprits animaux. L'influence des émotions sur la vie organique, l'imitation ou contagion nerveuse, l'action curative de l'imagination, la description de l'extase, de l'anesthésie, des hallucinations et du somnambulisme, sans parler de la mention qu'il a faite de la suggestion mentale à distance, n'ont jamais été étudiés avant lui avec autant de sagacité et de compétence. A cette époque, ces questions étaient des nouveautés hardies. De nos jours ce sont ces vérités observées et contrôlées par les aliénistes et les philosophes avec une rigueur scientifique à laquelle Agrippa ne pouvait prétendre, qui ont révolutionné la psychologie de l'homme et de l'animal, la morale et la question de la responsa-

bilité. Agrippa n'en a tracé qu'un schéma, si l'on veut. Mais il serait injuste d'oublier que son esquisse à grands traits a devancé de trois cents ans la gravure si finement burinée par le XIX[e] siècle. Cependant, quel que soit son mérite, il doit, dans une étude, sur les origines de l'hypnotisme, être mis à sa place chronologique, ne serait-ce que pour faire la part de ce qu'il a emprunté à ses devanciers.

* * *

Le premier en date de ces médecins novateurs, Pierre Pomponace, professeur à l'Université de Padoue, a publié de nombreux ouvrages. Un seul intéresse les psycho-physiologistes : *Le Traité des Enchantements* paru après la mort de son auteur en 1525.

Un médecin de Mantoue, témoin de plusieurs guérisons qui lui paraissaient tout à fait merveilleuses, demande à Pomponace s'il peut lui apprendre les causes de ces faits généralement considérés comme surnaturels et qu'on a l'habitude d'attribuer à des êtres invisibles, les démons ou les anges. *Le Traité des Enchantements* est une réponse à cette question. Pomponatius y a surtout étudié les causes et le mécanisme de l'auto-suggestion.

« Le vulgaire, dit Pomponace, à l'habitude d'at-« tribuer aux démons et aux anges les choses dont « il ignore les causes » (1). « Alors que de sembla-

1. *Petri Pomponatii de naturalium effectuum causis sive de incantationibus.* Basileæ per Henrichum Petri. An. MDLVI, p. 247. Conf. p. 25, 26, et 216.

« bles opérations sont produites par la prudence et « la sagesse des arts eux-mêmes » (1). Ces arts qui composent la magie « ne sont compris que par les « hommes les plus intelligents (*sapientissimis*) qui « ne les divulguent pas » (2). « Toute science se « constitue à l'aide des recherches et de la tradition « écrite » (3). « Les démons ne peuvent exercer une « action sur la nature qu'en faisant agir des forces « sur la matière inerte (*applicando activa passi-* « *vis*) » (4). « Il est possible aux hommes de décou- « vrir ces mêmes causes naturelles et de s'en servir « pour obtenir les mêmes effets naturels... Beaucoup « de savants qui sont considérés comme des mages « ou des nécromants n'ont peut-être jamais eu de « commerce avec les esprits immondes. Bien plus, « ils croyaient probablement comme Aristote que « les démons n'existaient pas » (5). Il est logique et il est juste de rechercher quelle est la cause naturelle de ces guérisons surnaturelles en apparence. Cette cause, c'est l'imagination.

« L'imagination ou la fantaisie produit quatre « effets principaux : le désir, le plaisir, la crainte, la « douleur. Ces quatre émotions, quand elles sont « violentes, agissent immédiatement sur le corps « tout entier de celui qui les ressent » (6). Il s'agit maintenant d'exposer par quels intermédiaires se

1. *Loc. cit.*, p. 27.
2. *De incant.*, p. 115.
3. *De incant.*, p. 106.
4. *Id.*, p. 46.
5. *Id.*, p. 46.
6. *Id.*, p. 34, 35 cf. p. 34 à 38.

réalise physiquement cette action de la fantaisie.

« Les actes organiques des êtres vivants qui sont « sous la dépendance des facultés nutritives ou sen- « sitives, sont immédiatement achevés au moyen « des esprits et du sang, instruments propres à rece- « voir et exécuter les ordres que l'imagination ou le « désir leur imposent à leur gré. » « Mais de tels « instruments achèvent ou n'achèvent pas les actions « naturelles ou animales selon les diversités de leur « nature : de là peut provenir la santé ou la mala- « die... » « A cela il faut ajouter, par suite du mou- « vement local cause de l'afflux ou du retrait du sang « et des esprits dans une partie du corps, une altéra- « tion dans leur composition. Car la joie engendre un « sang et des esprits brillants ; la tristesse donne un « résultat contraire. Il en est de même des autres « dispositions du corps ». Or « l'expérience de chaque « jour nous apprend que les esprits et le sang ainsi « altérés de diverses manières produisent naturelle- « ment des effets différents » (1).

« Il arrive quelquefois que les facultés imagina- « tives et cogitatives se concentrent sur quelque « objet, non pas en vertu de leurs affinités naturelles « mais par suite d'états fixes et durables. Elles dis- « posent à leur gré des esprits et du sang. Aussi la « chose imaginée ou désirée comme si elle était réelle, « peut-elle être réalisée par l'imagination et la pen- sée de ceux qui l'imaginent et la souhaitent » (2).

1. *De incant.* p. 53-54.
2. *Id.*, p. 53-54.

La foi en la guérison agit avec une grande efficacité : *ille plures sanat de quo plures confidant* (1). « On constate surtout de tels résultats parmi le populaire ignorant dont la crédulité est extrême » (2). Les guérisons obtenues par l'attouchement des reliques sont produites « uniquement par l'imagination du croyant. « Nous avons déjà vu (et les médecins et les philo« sophes ne l'ignorent pas) la puissance qu'ont la foi « et l'imagination pour guérir ou ne pas guérir. « C'est pourquoi des os de chien, auxquels une « imagination aussi confiante et aussi forte attribue« rait un semblable pouvoir miraculeux de guérison, « agiraient sur les malades avec une efficacité aussi « grande. On vénère en ce monde beaucoup de « corps dont les âmes sont tourmentées en enfer, « selon la remarque de saint Augustin » (3).

La passion du Christ peut être figurée dans les cœurs humains, témoins Catherine de Sienne et tant d'autres saints. Mais ce n'est pas par un miracle divin (*non ex divino miraculo*) qu'apparaissent chez des croyants les plaies de Jésus-Christ. Dans ce cas l'imagination est la véritable cause efficiente. « Et par conséquent c'est de cette manière que l'on « peut dire que saint François n'a pas obtenu d'un « miracle (si toutefois il les a eus) les stigmates de « Notre-Sauveur. » En vertu du même mécanisme « la mère peut impressionner le fœtus qu'elle porte. » « Pourquoi donc de semblables stigmates ne pour-

1. *Id.*, p. 55.
2. *Id.*, p. 58.
3. *De incant.* lib., p. 249-250.

« raient-il pas se produire dans le cœur ou les autres « membres ? Certes, le mode d'action dans les deux « cas ne paraît pas différent (*Certe non dispar videtur ratio*) » (1).

« Ces facultés, qui peuvent opérer de tels changements dans le corps, sont aussi capables d'en faire « naître de semblables dans le corps des autres quand « ils sont bien disposés et selon le rapprochement « et les dispositions de celui qui agit » (2). « L'âme « ne produit de pareils effets qu'en altérant le corps « au moyen de vapeurs émises par elle qui sont « affectées d'une telle vertu bienfaisante ou d'une « telle nocivité » (3). « Car du corps, siège d'une « passion, s'échappe toujours une espèce d'évaporation affectée et modifiée à l'extérieur de la même « manière qu'à l'intérieur.» (4) « Cela est évident pour « les vieilles femmes qui fascinent les enfants » (5). « Chacun sait en effet que « des coups d'œil répétés « et le désir de nuire fascinent les enfants et les « personnes peu résistantes (molliores) (6). « On « raconte communément qu'une volonté maléfique « a causé du mal à des hommes, des plantes et des « animaux par ses extériorisations et ses sortilèges. » (7). La domination des individus est alors

1. *Id.*, p. 250.
2. *Id.*, p. 54, cf. 39-40.
3. *Id.*, p. 57.
4. *De incant.*, lib., p. 40.
5. *Id.*, p. 40.
6. *Id.*, p. 35.
7. *Id.*, p. 35.

« complète, car « les hommes, dont la raison est
« troublée par un charme, se comportent comme les
« bêtes ; ils sont conduits par les objets extérieurs
« et ne sont plus maîtres de leurs actions » (1).

*
* *

Dans *la Philosophie occulte*, H. Cornélius Agrippa décrit et explique les mêmes phénomènes extraordinaires dus à l'action de l'âme sur la vie organique. L'explication qu'il en donne rappelle celle de Pomponace ; mais elle est plus précise, plus complète et surtout groupe un plus grand nombre de faits différents. C'est déjà beaucoup. Agrippa a fait plus encore, et c'est en cela que réside, à notre avis, sa véritable originalité : il a essayé de rattacher les phénomènes pathologiques aux phénomènes normaux, persuadé que les mêmes lois régissent les deux ordres de faits. La science moderne lui a pleinement donné raison.

Il adopte, comme saint Thomas d'Aquin et Pomponace, les idées de Galien sur le fonctionnement de la machine animale. Tous les rouages en sont mus par les esprits animaux et les vapeurs du sang. Ceux-ci sont mis en branle par l'âme sensitive ou eidolum qu'Agrippa appelle encore avec saint Jean « l'homme animal ». Cet homme animal est en quelque sorte « le nœud de l'âme et du corps » (2). « C'est une

1. *Id.*, p. 207.
2. *La Philosophie occulte* de H. Cornélius Agrippa, traduite du latin. La Haye 1727. Nous avons modifié ou même retraduit com-

« puissance qui vivifie et gouverne les corps... Dans « cet eidolum deux très puissantes vertus dominent : « la première s'appelle phantasmie ou force imagi- « native (1). L'imagination a deux appétits : « le « premier ou le naturel qui est une certaine inclina- « tion de la nature de tendre à sa fin comme dans la « pierre de tendre ou de tomber en bas, laquelle est « en toutes choses (c'est la tendance de l'être à per- « sévérer dans l'être de Spinoza) ; l'autre est animal « qui suit les sens ; il est divisé en irascible et con- « cupiscible (2). » Donc le rôle de l'imagination est de nous représenter toutes choses sous forme de plaisir ou de douleur, de désir ou de répulsion. Elle donne naissance par l'effet de son propre jeu à l'émotion, « à la passion comme dit Agrippa, au désir (*delectatio*), à l'amour du plaisir présent (*effusio*), à la vanité, à la malveillance aussi bien qu'à l'honneur, la tristesse, la crainte et l'envie. « *Les passions de l'âme ne sont autre chose que cer-* « *tains mouvements ou inclinations qui proviennent* « *de ce que l'on regarde une chose comme bonne ou* « *mauvaise* (3). »

« L'imagination ou la fantaisie les gouverne... Par « la puissance qu'elle a sur les différentes passions, « elle altère et change d'une manière sensible le « le corps propre, en changeant les accidents dans

---

pl3tement le texte de cette traduction attribuée à Levasseur, chaque fois que cela nous a paru nécessaire, Lib. III, chap. 36.

1. *Loc. cit.*, III, 43.
2. *Loc. cit.*, I, 61.
3. *Phil. occ.* I, 62.

« le corps, faisant aller l'esprit en haut et en bas, en « dehors ou en dedans ct produisant différentes qua- « lités entre les membres (1). » Il a réuni pour le prouver toute une série d'observations dont l'ensemble rappelle les travaux de psychologie publiés de nos jours, le livre sur l'esprit et le corps de Hack Tuke, par exemple. Nous ne pouvons, faute de place, qu'en signaler brièvement les principales directives.

Tout le monde connaît aujourd'hui l'influence que les émotions peuvent avoir sur la santé. Tout le monde ne le savait pas au XVI[e] siècle. Agrippa a eu le mérite de signaler, à la suite de Pomponace d'ailleurs, que la joie, la peur, la colère, la tristesse sont la cause de perturbations plus ou moins violentes, quelquefois fatales, dans le corps de celui qui les ressent. Il note soigneusement que « dans la joie le « cœur se dilate peu à peu au dehors ; dans la tris- « tesse il se resserre peu à peu en dedans. De même « dans la colèrc et dans la crainte, mais tout à coup. « (Claude Bernard)... La colère et le désir de la ven- « geance produit aussi la rougeur, la chaleur, cause « de l'amertume et un flux de ventre... La crainte « attire le froid, le tremblement de cœur, le défaut « de la voix et la pâleur... La honte fait monter les « esprits au cerveau... *En un mot la joie chasse les « esprits, la crainte les resserre* » (2).

Les émotions — la joie, la colère, la tristesse par

---

1. *Philos. occ.*, I, 63.
2. *Id.*, I, 63.

exemple — sont la cause d'anémies persistantes, de dyspepsies, de maladies de foie et de toutes les misères des névroses. Agrippa l'avait remarqué. « La « tristesse fait suer et donne une couleur blanche, « bleue ou jaune. Le chagrin fait aussi sécher et « noircir... La joie subite peut produire les sanglots, « les fièvres, le mal caduc... De plus il est très mani- « feste que ces sortes de passions peuvent donner « la mort quand elles sont bien violentes. Et c'est « une chose vulgaire que l'on meurt quelquefois de « trop de joie (effet subit), de tristesse, d'amour, de « haine (effets lents)... » Les mêmes désordres se manifestent chez les animaux : « Nous savons qu'il y « a des chiens qui sont morts de tristesse pour avoir « perdu ou vu mourir leurs maîtres » (1). Cornélius Agrippa a mentionné enfin l'effet thérapeutique des émotions fortes et subites : la guérison de la mutité du fils de Crésus (2).

« Les passions sus-dites (émotions) altèrent quelquefois un corps par manière d'imitation à cause de la vertu qu'a la ressemblance d'une chose pour changer, laquelle est excitée par une imagination vive et violente « (3). Plusieurs cas sont à envisager.

L'objet peut être présent. — « C'est ce qui fait qu'on « bâille quand on voit bâiller... D'autres qui, voyant « porter quelque chose d'amer à quelqu'un, sentent « dans leur bouche la salive amère... Guillaume de

1. *Phil. occ.*, I, 63.
2. *Id.*, I, 63.
3. *Id.*, I, 64.

« Paris dit qu'il a vu un homme qui, ne faisant que « regarder une médecine, sentait toutes les fois qu'il « en était besoin l'opération d'une médecine et se « sentait purgé, quoique la substance de la médecine, « ni le goût, ni l'odeur n'eussent point été jusqu'à « lui, mais parce qu'il en avait vu la seule ressem« blance » (1).

L'objet peut être imaginaire. — « Et il y en a qui, « quand ils entendent nommer des choses acides, la « langue leur devient acide... Quelques personnes « ont les dents agacées parce que nous voyons ou « nous croyons voir quelqu'un manger des choses « aigres... Ceux qui croient en songe brûler ou être « dans le feu, souffrent quelquefois insupportable« ment comme s'ils brûlaient en effet, quoiqu'il n'y « ait point de feu chez eux, ni en substance, ni en « effet, mais une seule ressemblance qu'ils ont « vue » (2).

L'objet peut être imaginaire et volontairement imaginé. — «... Comme dit Avicenne d'un homme « qui devenait paralytique quand il voulait... L'on « sait qu'il y a une quantité qui pleurent et qui jet« tent des larmes quand ils veulent, et qu'il y a eu « des hommes qui rejetaient, comme d'un sac, tout « ce qu'ils avaient mangé, comme ils voulaient » (3). Nous pourrions citer à ce propos deux exemples de vomissements volontaires que nous avons observés.

1. *Id.*, I, 64.
2. *Philos. occ.*, I, p. 64.
3. *Id.*, I, p. 64.

Le rôle joué par ces images est admirablement mis à profit par Agrippa. Il s'en sert pour expliquer quelques phénomènes que l'on considérait de son temps comme miraculeux. En premier lieu l'action curative de l'imagination exaltée par une espérance passionnée. « Et l'on a éprouvé qu'une grande foi, une « espérance certaine et l'amour pour le médecin et « le remède ont beaucoup contribué pour la santé « et quelquefois même plus que le remède, car outre « ce qui fait la vertu et la force efficace du remède, « l'esprit du médecin agit, pouvant changer les qua- « lités du corps du malade qui surtout, quand il a « confiance au médecin, se dispose d'autant plus par « cet endroit à recevoir les vertus du médecin et du « remède » (1). Ensuite l'explication par cette même cause, l'imagination, des stigmates de saint François d'Assise et des autres stigmatisés. « Quand une ima- « gination vive et véhémente émeut violemment les « espèces, elle dépeint en elles la figure de la chose « à laquelle elle a pensé, qu'elle se représente dans « le sang. Le sang l'imprime dans tous les membres « qu'il nourrit... Il y a beaucoup de gens qui veulent « rapporter à cela les plaies de Dagobert et les stig- « mates de saint François ; l'un ayant beaucoup « craint la corruption et celui-ci ayant ardemment « contemplé les plaies de Jésus-Christ » (2). C'était l'opinion de Pomponace qui l'avait sans doute

---

1. *Philos. occ.*, I, p. 66.
2. *Id.*, I, p. 64.

empruntée à Jacques de Voragines. Au XIIIe siècle ce dernier auteur dans *la Légende dorée* prétend que les stigmates de saint François d'Assise étaient les effets « d'une imagination ardente » que saint Bonaventure appelait *incendium mentis* (1). Giordano Bruno, brûlé à Rome en 1600, est du même avis : « Nous savons que quelques-uns ont été si loin dans « cette sorte de troubles religieux qu'ils ont pu faire « paraître sur leur propre corps les blessures de « cette divinité transpercée dont l'image s'était imprimée dans leur imaginative et cela par l'ardeur de « leur brûlante imagination » (2). Dans la première moitié du XIXe siècle les médecins qui ont examiné Louise Lateau, la stigmatisée de Bois-d'Haine, avaient isolé les mains et les pieds de la malade dans des manchons de verre afin d'empêcher la simulation. Il nous a même été possible d'étudier avec les procédés modernes d'expérimentation ces phénomènes de vésication épidermique. En 1901, M. Pierre Janet dans une étude sur un cas analogue admet la réalité des stigmates. « Il n'en est pas moins vrai que, pro« bablement sans aucune action extérieure, ce léger « trouble permanent de l'épiderme s'est aggravé, a « provoqué la formation de bulles qui ont crevé et « qui ont donné issue, pendant plusieurs jours, à « une sérosité sanguinolente » (3). Charcot avait

1. Jacobus de Voragine, *Serm. III de saint François. Serm. Lugd.*, 1494. — Cf. Bournet, *Saint François d'Assise*.

2. Giordano Bruno, *Sigill. Sigillorum*.

3. Pierre Janet, *Une extatique* (*Bull. de l'Inst. psych. Intern.* Paris, 1901, t. I, p. 226).

déjà fait remarquer que « les ulcérations persistantes « de la peau ne sont pas rares dans le dérangement « du système nerveux, comme en témoignent les « stigmates de saint François d'Assise et les ulcères « de Louise Lateau (1) ».

Le ravissement dans lequel sont plongés les stigmatisés devait amener Agrippa à rechercher si l'extase ne serait pas, elle aussi, causée par l'exaltation de l'imagination. « Ainsi l'âme sort quelquefois « tout à fait du corps par une véhémente imagination « ou spéculation ». Le patient demeure « semblable « à un mort, de sorte que quand on le pique, ou on « le brûle, il ne sent aucune douleur et reste immo- « bile et sans respiration » (2). « Il faut ici remar- « quer qu'il arrive parfois aux hommes que l'esprit « vivifiant se rétracte en eux et qu'ils paraissent « morts et destitués de tout sentiment, lorsque tou- « tefois la nature intellectuelle demeure unie au « corps et à la même forme (le corps demeurant le « même) quoique la nature vivifiante ne s'étende « pas sur lui actuellement, mais demeure rétractée, « unie à la nature intellectuelle » (3). « Or il ne faut « pas croire non plus que ces extases puissent durer

---

1. Charcot, *New Review*, décembre 1893. — Cf. Maury, *la Magie et l'astronomie dans l'antiquité et au moyen âge*. Paris, 1877, chap. III. — Varlomont, *Louise Lateau*. Paris, 1876. — Renan, *Nouvelles études d'hist. relig.*, in-8°, p. 357 et suiv. — Bourneville, *Science et miracle : Louise Lateau*. — Beaunis, *le Somnambulisme provoqué*. Paris, 1887. — G. de la Tourette, *Traité clin. et thérapeut. de l'hyst.* Paris, 1892, p. 165 et 243.

2. *Phil. occ.*, I, p. 64.

3. *Phil. occ.*, III, p. 42.

« longtemps sans qu'un homme soit véritablement « mort » (1). Pour comprendre la production de cet état nerveux, il faut exposer comment Cornélius Agrippa conçoit l'union de l'âme et du corps.

« L'âme humaine se joint par des milieux convenables à ce corps matériel. A cet effet, dès sa descente même, elle se trouve revêtue d'un petit corps « céleste et aérien qu'on appelle le véhicule éthéré « de l'âme ou encore le char de l'âme. Moyennant ce « petit corps... elle est infusée d'abord au point « médian du cœur qui est le centre du corps humain « et de là se répand par toutes les parties et membres « du corps... ce qu'elle fait en joignant son char à « la chaleur naturelle; par cette chaleur elle s'unit à « l'esprit qu'engendre le cœur. Puis par l'intermédiaire de cet esprit elle s'immerge dans les humeurs « au moyen desquelles elle s'attache aux membres et « s'avoisine également à tous, tout en se transfusant « de l'un à l'autre, de même que la chaleur du feu « s'unit à l'air et à l'eau, tout en se portant vers l'eau « au travers de l'air » (2). Pendant l'extase l'âme, revêtue de son véhicule éthéré, reflue au cœur qui avait été son premier réceptacle. La mort arrive quand « l'esprit du cœur venant à manquer et sa « chaleur à s'éteindre, elle l'abandonne ; alors « l'homme meurt » (3).

Toute la hardiesse de l'explication apparaîtra clai-

1. *Id.*, I, p. 58.
2. *Id.*, III, p. 37.
3. *Id.*, III, p. 43.

rement lorsqu'on aura lu l'explication « officielle » adoptée dans le même siècle par Delrio qui croit que l'extase a une origine divine ou démoniaque. Il se préoccupe surtout de cette dernière espèce. « L'ex-« tase ou le ravissement, dit-il, peut être causée par « le démon qui enchaîne ou relâche les sens exté-« rieurs et cela par deux moyens : il produit le pre-« mier effet en obstruant les voies par lesquelles les « fluides du cerveau arrivent aux sens extérieurs, et « alors se produit le même phénomène que pendant « le sommeil. Le second a lieu lorsque le démon « rappelle avec violence les esprits répandus aux « extrémités dans les épanouissements nerveux vers « le centre et les y retient. Alors il y a embarras et « confusion dans le centre et tous les mouvements et « toutes les pensées sont troublées et suspendues. » Et, pour bien faire ressortir la validité de son explication, il ajoute que « cette cause de ravissement ne surpasse point « la puissance du démon. »

Nous avons vu que l'anesthésie complète était une caractéristique des états extatiques. Ainsi envisagée dans son acmé, elle paraissait être un phénomène extra-naturel. Cornélius Agrippa, suivant sa méthode, montre qu'elle a sa racine dans la vie de chaque jour et qu'elle ne devient pathologique que par degrés. Il cite à l'appui de son affirmation les phénomènes de distraction. Galien avait signalé le fait avant lui. « De cette manière l'homme ne se perçoit voir, « entendre, sentir ni souffrir quoi que ce soit, tant « que la raison cogitative ne l'a pas saisi aupara-

« vant. Or elle le saisit quand elle n'est point occupée
« ou qu'elle n'est pas absorbée par une autre chose,
« comme nous le voyons manifestement dans ceux
« qui ne remarquent pas ce qui est devant eux tant
« que leur attention est retenue ailleurs (1). » L'exaltation religieuse « ce qui a été prouvé par l'expé-
« rience d'une infinité de martyrs » (2), ou philosophique (le philosophe Anasarque d'Abdère) produit une insensibilité encore plus marquée si bien que, par degré, on passe insensiblement à l'extase, état où l'anesthésie est complète avec cessation apparente de la vie.

Telle est l'influence de l'âme sur la vie organique. Elle tient sous sa dépendance le corps qui lui est associé. Il y a entre eux une pénétration réciproque si intime qu'une action du psychique retentit forcément sur la mécanique corporelle. L'esprit appuie sur les ressorts de la machine et l'effet se produit. Sa sphère d'action s'arrête-t-elle à la limite de son propre domaine corporel ou peut-elle agir efficacement sur le domaine d'autrui? Cette considération nous amène à exposer maintenant ce que Cornélius Agrippa a appelé « l'influence de l'homme sur l'homme ».

« Il reste maintenant à voir une chose fort mer-
« veilleuse, c'est la manière de lier les hommes pour
« s'aimer ou se haïr, pour la santé et la maladie » (3). Car « il existe dans l'homme une certaine vertu d'at-

1. *Phil. occ.*, III, 63.
2. *Id.*, III, 63.
3. *Id.*, I, 40.

« tirer, d'empêcher et de lier les hommes et les choses « à ce qu'il désire ; car tout lui obéit quand il est « porté à un grand excès de passion ou de vertu, « mais en tant qu'il surpasse ceux qu'il entend lier ; « car si ce sont ceux qu'il entend lier qui sont portés « à un excès plus grand, ils empêchent et dissolvent « les liens (1). Cette vertu est dans tout homme et « elle est dans l'âme humaine depuis l'origine de la « création. Mais selon la diversité des hommes, elle « varie et est forte ou faible. Elle augmente ou dimi- « nue avec l'exercice ou l'usage par lequel elle est « extraite de puissance en acte » (2). Nous venons de la voir à l'œuvre cette force perturbant la vie des organes, détruisant ou rétablissant l'équilibre des fonctions, produisant tour à tour la santé ou la maladie : c'est l'imagination. Son pouvoir est plus grand encore car elle agit avec non moins d'efficacité sur l'âme. « Il n'y a personne qui ne sache « combien est grande la force de l'imagination sur « l'âme car elle est plus proche de la substance de « l'âme que les sens. C'est ainsi qu'on lie très sou- « vent des femmes et qu'on leur fait aimer passion- « nément quelqu'un par des imaginations, des « songes, des suggestions » (3).

Pour arriver à ce résultat l'imagination doit être excitée, portée au paroxysme, c'est-à-dire « à un « grand excès de passion ou de vertu. » Elle doit

1. *Phil. occ.*, I 68.
2. *Id.*, III, 43.
3. *Id.*, I, 64.

s'attacher à son objet avec toute la croyance, toute la foi dont elle est capable. La grandeur des effets produits par elle n'a d'autre limite que l'étendue de sa foi. « *La suggestion*, dit Agrippa, *exige la* « *croyance comme la religion la foi* » (1). « Tout ce « que vous faites, faites-le de plein sentiment et de « désir de cœur » (2). « Il faut exprimer dans chaque « œuvre un fort désir, tendre notre force d'imagi- « nation, avoir l'espoir le plus confiant et une foi « ferme, car celle-ci fait beaucoup pour la réussite. « *Une foi solide et une confiance inébranlable sont* « *donc nécessaires pour agir d'une façon magique ;* « on ne doit pas mettre en doute le succès un seul « instant et ne pas même laisser la pensée arriver « jusque-là » (3). Les savants modernes ne pouvaient pas laisser la question sans réponse. Par l'expérimentation, — juge souverain, — ils ont constaté que dans l'hypnotisme la foi du sujet n'est pas indispensable. « L'incrédulité rend seulement la sugges- « tion moins facile et les auto-suggestions font sou- « vent échec à la suggestion » (4). Mais il est non moins certain d'autre part que les gens habitués à l'obéissance passive, les soldats, les ouvriers, les serviteurs, les enfants, s'endorment plus facilement que les gens cultivés et sceptiques (5). Les premiers

1. *Id.*, III, 3.
2. *Id.*, III, 64.
3. *Phil. occ.*, I, 66.
4. Ochorowicz, *De la sugg.*, 360. — Forel, *L'hypnotisme*, 35. — Moll, *l'Hypnotisme*, 26. — Bernheim, *De la sugg.*, 6.
5. Cullerre, *Hypn. et magnét.*, p. 95.

ont la foi : traduisez que leur système nerveux est préparé par un trouble assez profond à subir l'ascendant de l'hypnotiseur. Les autres se donnent consciemment ou inconsciemment l'auto-suggestion qu'ils ne pourront pas être influencés. En tous les cas le plus grand nombre des expérimentateurs est d'accord pour affirmer que la bonne volonté suffit au début pour permettre à la suggestibilité de se développer.

Mais, dira-t-on, en quoi la foi peut-elle être utile à l'hypnotiseur ? Laissons la parole à Forel qui a mis au point la question avec sa haute et indiscutée compétence : « Le meilleur hypnotiseur, cela est « incontestable, est celui qui arrive le mieux à per- « suader aux personnes qu'il veut hypnotiser, qu'il « en est capable et leur inspire plus ou moins d'en- « thousiasme pour le sommeil nerveux. L'enthou- « siasme est un facteur important chez l'hypnotisé « et l'hypnotiseur ; car pour convaincre les autres, il « faut en général être convaincu soi-même ou alors « posséder un talent dramatique. Mais ce qui enthou- « siasme le plus les deux parties, l'active comme la « passive, c'est le succès positif, la vérité du fait. « Les épidémies hypnotiques si peu comprises, telle- « ment discutées, les suggestions en masse et la con- « tagion de l'hypnotisme reposent sur ce processus « physiologique. Tout ce qui nous « enthousiasme » « dépasse en puissance notre activité cérébrale, « triomphe de toutes les représentations contraires « et nous suggère facilement, par l'excitation, des

« hallucinations plastiques correspondantes » (1).

Cornélius Agrippa a donc raison de dire : « l'ardeur de l'imagination... inspire une grande force à « l'enchanteur. Celui-ci la fait passer dans la chose « enchantée et s'en sert pour la diriger et la lier à « son dessein. (2) Il faut donc savoir qu'on fascine « surtout les hommes quand, par de très fréquents « coups d'œil, les regards se confondent et que les « yeux se fixent mutuellement avec avidité. Alors les « rayons se pénètrent les uns les autres, l'esprit se « joint à l'esprit... (3) » « La fascination est une liaison qui de l'esprit du fascinateur passe par les « yeux du fasciné et pénètre jusqu'à son cœur. « L'instrument de la fascination est l'esprit, c'est-à-dire une vapeur pure, brillante, subtile, extraite « des parties les plus pures du sang par la chaleur « du cœur. Celui-ci émet continuellement par les « yeux des rayons qui sont semblables ; ces rayons « portent avec eux la vapeur spiritale ». (4) « *Ainsi* « *un œil grand ouvert et regardant une personne* « *pendant qu'on imagine fortement, lance comme des* « *flèches les pointes des rayons qui sont les véhicules* « *de l'esprit. Cet esprit lent qui frappe les yeux du* « *fasciné est mis en mouvement par le cœur du fascinateur. Il pénètre dans la poitrine du patient et* « *s'en rend maître comme s'il se trouvait dans un pays*

---

1. Forel, *l'Hypnotisme*, 37.
2. *Philo. occ.*, I, 71.
3. *Id.*, I, 50.
4. *Id.*, I, 50.

« *qui est sa propriété*. Cet esprit étranger blesse son « cœur et altère son esprit » (1).

Cet esprit dont parle Agrippa n'est pas autre chose que le fluide matériel mais impondérable imaginé par Galien et rendu populaire par Descartes : les esprits animaux. Rappelons seulement qu'ils étaient formés des vapeurs du sang, purifiés dans le foie et sublimés par la chaleur du cœur où ils subissent une coction. Ces esprits sont « l'instrument » de l'imagination, c'est-à-dire qu'elle a le pouvoir de les diriger à son gré et selon ses desseins. A leur tour ils vont devenir l'instrument de la fascination.

Quand, les yeux fixés sur les yeux, l'imagination exaltée, l'hypnotiseur cherche à éblouir son sujet, ses yeux brillent ; il en sort des rayons qui, semblables à des flèches, pénètrent dans les yeux du fasciné et de là à l'intérieur de son corps. Ces rayons, comme le dit Agrippa, sont les véhicules des esprits animaux lancés avec abondance par le cœur du magnétiseur. Il s'établit ainsi une liaison fluidique entre l'opérateur et le patient. Cette prise de possession d'un individu par les esprits animaux d'un autre peut se faire presque instantanément. Avec les sujets entraînés il suffit d'un regard brusque, brutal pour qu'ils soient fascinés sur-le-champ. « C'est ainsi, dit « Agrippa, que se forment les liens les plus forts et « que les amours les plus violentes sont allumées par « les seuls rayons visuels, parfois par un seul regard

1. *Id.*, I, 50.

« même subit comme une flèche ou un coup qui « pénètre entièrement à travers un corps » (1).

La fixation du regard, fait remarquer Agrippa, est le moyen le plus employé pour produire l'hypnose; mais il y a encore d'autres « manières de lier ». En voici l'énumération :

« Ces charmes se font par les poisons, les collyres, « les onguents, les potions ou les philtres pour faire « aimer » (*narcotiques et stupéfiants*, *anesthésiques*);

« Par des choses que l'on attache ou que l'on pend, « par des images, des caractères » (*amulettes*, *talismans*) ;

« Par de fortes imaginations d'esprit ou des sor- « ties vitales » (*auto-suggestion*, *extase*) ;

» Par des lumières, des miroirs » (*action sur la vue*);

« Par des sons, voix, accords » (action sur l'ouïe);

« Par des imprécations, les affections de l'âme et « les paroles » (émotions, frayeur, ordre impératif, suggestion) (2).

La liste de ces procédés est fort complète. Nous n'y avons ajouté rien de vraiment nouveau.

Ces moyens, ajoute Agrippa, agissent avec d'autant plus d'efficacité que le sujet à hypnotiser a été préparé à subir leur action. « La fascination acquiert « une si grande puissance surtout si les vapeurs des « yeux obéissent à la passion. C'est pourquoi les « fascinateurs font usage de collyres, d'onguents

1. *Phil. occ.*, I, 50.
2. *Id.*, I, 40. *De vanitate scientiarum*, ch. XLV.

« et de liens pour modifier ou renforcer l'esprit d'une « façon particulière » (1). « Les collyres et les « onguents, en effet, peuvent multiplier, changer, « transformer notre esprit les uns d'une manière, les « autres d'une autre. Ils ont la propriété de faire « passer en lui pour le modifier les puissances natu- « relles dont ils sont doués de manière à ce qu'il « puisse agir non seulement sur son corps, mais « encore sur un corps voisin et le modifier dans le « même sens par les rayons visuels, les fascinations « et les attouchements. Or notre esprit est une vapeur « de sang subtile, pure, brillante, aérée et onctueuse. « Aussi est-il préférable de composer ces collyres de « vapeurs analogues dont la substance soit identique « à celle de notre esprit. Alors à cause de cette simi- « litude ils exercent une forte action attractive sur « l'esprit qu'ils modifient » (2). En un mot, les nar- cotiques exercent une double action : ils augmentent la suggestibilité et provoquent des hallucinations. Porta le constate aussi dans sa magie naturelle (3).

On sait parfaitement que les anesthésiques (chlro- forme, éther) rendent, au début de leur action, le sujet très sensible à toutes les suggestions. Nous avons nous-même profité de cette propriété pour calmer un éréthisme un peu trop prononcé, pour rendre le sommeil calme et prévenir une syncope, pour tenir le malade endormi en donnant le moins

1. *Phil. occ.*, I, 50.
2. *Id.*, I, 45.
3. *Magia naturalis*, VIII, ch. 2.

possible de chloroforme ou d'éther. Mais il ne viendrait à personne l'idée d'employer les narcotiques pour produire le sommeil hypnotique quand on peut se servir de procédés inoffensifs et commodes parmi lesquels on n'a que l'embarras du choix. Il est certain cependant que l'essai a été tenté à notre époque. « Les narcotiques ont souvent des inconvénients « physiques et sont dangereux. Les médecins disent « que les expériences de cette sorte, conduites par « eux, n'offrent aucun péril. Je n'en connais pas « moins un cas où le sujet, de qui je le tiens, fut mis « dans un état épouvantable. Le médecin avait voulu « prouver que la réceptivité pour les suggestions se « manifeste chez un sujet soumis à l'influence des « narcotiques « (1).

Cette propriété des drogues somnifères ne fait pas oublier à Cornélius Agrippa que l'on peut, par leur emploi, créer de toutes pièces les hallucinations les plus diverses. Là encore il chassait le diable du domaine pathologique qu'on lui abandonnait généreusement au XVIe siècle. Son étude des images hallucinatoires, de leurs propriétés et de leur mode d'action est tout à fait remarquable. Elle a été complétée depuis ; mais le gros œuvre de la construction a résisté à l'épreuve du temps. Il s'attache à décrire et à expliquer les causes des *hallucinations de la vue* dont il signale la fréquence dans le rêve. « Mais la « vue parce qu'elle sent d'une manière plus pure et

1. Carl du Prel, *la Magie comme science nat.*, II, p. 384.

« plus claire que les autres sens et nous imprime
« d'une manière plus pénétrante et plus profonde les
« marques des choses, elle convient plus avec l'esprit
« phantastique, ce qui paraît particulièrement dans
« les songes dans lesquels ce que nous avons vu se
« présente plus à nous que ce que nous avons entendu
« et les autres sensations. C'est pourquoi quand les
« onguents transforment les esprits visuels, cet esprit
« communique facilement ses impressions à l'imagi-
« nation, laquelle ayant reçu certaines espèces et
« formes, elle les renvoie par le même esprit au
« sens extérieur de la vue et pour lors il se forme
« en lui une sensation à sa manière, de telles espèces
« et formes, comme s'*il était poussé par des esprits*
« *étrangers*, de sorte qu'*il croit voir* des images ter-
« ribles de démons et autres choses semblables. » (1)

Les *hallucinations du sens musculaire* fournissent à Cornélius Agrippa l'occasion de montrer que, comme dans cet état pathologique, le somnambule « est dans un état d'automatisme dont son imagina-« tion fait jouer tous les ressorts. Il pense et se meut « tout objectivement sans retour sur lui-même « comme le rêveur » (2). « L'on fait aussi de cette « manière des parfums et des onctions qui font parler « ceux qui dorment, les font marcher et leur font « faire tout ce que font ceux qui ne dorment pas et « même les choses que ceux-ci ont de la peine à

1. *Philosophia occulta*, I, p. 45.
2. A. Maury, *Ann. méd. psych.*, 1860.

« faire ou qu'ils n'entreprendraient pas » (1). « Celui-
« ci s'étonnera moins qui a vu ces fameux mélanco-
« liques qui se promènent en rêvant, passent par des
« lieux impraticables, montent à des hauteurs inac-
« cessibles, font des ouvrages comme s'ils étaient
« éveillés et que des personnes éveillées ne pourraient
« pas faire : ce dont on ne trouve point raison dans
« la nature qu'une imagination forte et débordée. »(2)
« Et cela arrive quand les espèces d'une concupis-
« cence violente, de quelque crainte ou hardiesse,
« étant imprimées aux esprits et mêlées de vapeurs,
« émeuvent l'organe du toucher dans son origine,
« en même temps que la fantaisie qui est l'origine du
« mouvement local. Voilà pourquoi les membres et
« les organes du mouvement sont excités au mouve-
« ment, sont émus et portés aux lieux que l'on s'est
« imaginé non par la vue, mais par la fantaisie inté-
« rieure. » (3)

Les hallucinations de l'ouïe s'expliquent de la même manière. « Il y en a qui nous font entendre des
« sons qui n'ont jamais existé ou d'autres choses.
« *C'est pourquoi les mélancoliques croient voir et*
« *entendre extérieurement ce que leur imagination*
« *phantastique ne fait que leur forger et représenter*
« *intérieurement.* Aussi ils craignent ce qui n'est
« point à craindre et tombent dans des soupçons
« particuliers et très faux. Ils s'enfuient sans qu'on

1. *Phil. occ.*, I, p. 45.
2. *Phil. occ.*, III, p. 43.
3. *Phil. occ.*, I, p. 64,

« les poursuive; ils se mettent en colère et se battent « sans voir personne. » (1)

Ces images hallucinatoires dans le somnambulisme naturel ou provoqué évoluent hors de la conscience normale de l'individu. Après le reveil celui-ci ne conserve aucun souvenir de ces hallucinations spontanées ou provoquées. Cornélius Agrippa en avait fait la remarque : « Donc *si quelque homme ressent l'im-* « *pression de quelque ligature ou fascination, il ne* « *la ressent pas selon l'âme raisonnable, mais selon* « *la sensuelle* et si elle souffre en quelqu'une de ses « parties, c'est selon l'âme animale et de ce bas « monde... *L'esprit animal de l'homme est touché au* « *delà de sa première et naturelle disposition* ; de la « même manière que l'harmonie d'un habile musicien « fait naître diverses passions dans ses auditeurs « desquels les uns se laissent aller à l'harmonie de « la musique, les autres se conforment par leurs « gestes à ceux du musicien, même malgré eux « parce que leur sens est captivé à cause que la rai- « son n'a point d'attention à ces sortes de choses. « Mais le vulgaire n'admire point ces espèces de fas- « cinations et de ligations non plus qu'il ne les déteste « pas, parce qu'elles sont communes ; mais il en « admire d'autres naturelles, parce qu'il les ignore « et qu'elles lui sont extraordinaires. C'est pourquoi « le commun des hommes se trompe, croyant que

1. *Id.*, I, p. 45.

« cela est au-dessus et contre la nature qui vient de « la nature et est fait selon ses lois (1). »

Parmi ces fascinations extraordinaires, il faut placer l'action de l'imagination à distance: « L'ardeur « de l'imagination inspire une si grande force à l'en« chanteur » qu'il peut agir sur le cerveau d'individus éloignés sans aucun rapport sensoriel direct, sans signes. Cornélius Agrippa le déclare expressément : « La vertu de l'imagination est si grande qu'elle peut « s'insinuer où elle veut, *sans qu'aucune distance de « lieu ou de temps l'en empêche*... Celui qui connaî« tra bien ce mystère possédera une si grand puis« sance *qu'il pourra se plonger, se joindre et s'insi« nuer dans les esprits des hommes et les rendre « certains de sa conception, de sa volonté et de son « désir, même à de très grandes distances* comme si « leurs sens les percevaient à propos d'un objet pré« sent (2). » L'avenir devait encore lui donner raison.

En 1875 le Dr Dusart avait observé des faits analogues. Il en fit le récit dans *la Tribune médicale*, mais ne réussit pas à attirer sur eux l'attention du monde savant. Ce médecin avait pu endormir une jeune fille hystérique, âgée de quatorze ans, à une distance de sept cents mètres. Le réveil de cette même malade a été obtenu par suggestion mentale à sept kilomètres de distance. Enfin l'ordre de résister à une tierce personne qui voulait l'endormir a

1. *Phil. occ.*, II, p. 60.
2. *Id.*, III, p. 43.

été perçu à dix kilomètres : il a été exécuté (1). M. Ch. Richet, toujours en quête de vérités nouvelles, a publié en 1885 le résultat de ses expériences (2). Elles furent violemment contestées par le professeur Preyer d'Iéna qui prétendit que le hasard était la seule cause de leur réussite. Peu de temps après, M. Pierre Janet faisait connaître à la Société de Psychologie physiologique plusieurs observations de suggestion mentale à distance. Parlant d'une de ses malades il donne les explications suivantes : « On « peut endormir ce sujet sans le toucher, par un « commandement non exprimé, mais simplement « pensé devant lui et même loin de lui .. Dans une « nouvelle série d'expériences dont le récit n'est pas « encore publié, après une assez longue éducation « du sujet, je suis parvenu à reproduire moi-même à « volonté ce curieux phénomène. Huit fois de suite « j'ai essayé d'endormir Mme B... de chez moi, en « prenant toutes les précautions possibles pour que « personne ne fût averti de mon intention et en « variant chaque fois l'heure de l'expérience, et « toutes les fois Mme B... s'est endormie du som- « meil hypnotique quelques minutes après l'heure où « j'avais commencé à y penser » (3). M. le Dr Gibert du Havre « s'enfermait dans son cabinet, se recueil- « lait, et, pendant dix minutes, il donnait anté- « rieurement dans sa pensée l'ordre de s'endormir

1. *Trib. médic.*, 15 et 30 mars 1875.
2. Ch. Richet, *Revue philosophique*, 1885.
3. Pierre Janet, *les Phases interméd. de l'hypn.* (*Revue scient.*, 8 mai 1886).

« ou de se lever et de venir le trouver chez lui « à une paysanne bretonne, d'un tempérament « hystérique, enfermée dans un pavillon, à plus « d'un kilomètre de distance et ses ordres ont tou- « jours été exécutés » (1). De l'ensemble de ces témoignages fournis par des hommes dont personne ne met en doute la science et la sincérité, on a le droit de conclure, comme l'auteur de *la Philosophie occulte*, que la suggestion à distance est un fait certain. Mais on discute encore sur les causes de ce phénomène déconcertant. Cornélius Agrippa fait prudemment l'aveu que le pouvoir d'exercer une action hypnotique à distance « n'est point donné à tous. « C'est le privilège de ceux dont la force imaginative « et cogitative est très forte et parvient au bout de « la spéculation » (2). Actuellement encore il n'existe qu'un petit nombre d'expériences très sérieuses, menées avec une grande prudence par quelques savants qui, comme le dit Agrippa, sont parvenus au bout de la spéculation : MM. Dusart, Richet, Pierre Janet, Gibert, Myers, Mariller et Ochorowicz.

*
* *

Cornélius Agrippa est mort en pleine maturité, à l'âge de quarante-sept ans. Mais dans sa vie aventureuse et si courte il a eu au moins une bonne fortune. Montaigne a recueilli ses idées, les a réunies dans un chapitre de ses *Essais* et les a ornées des

1. Méric, *le Merveilleux et la Science*, p. 169.
2. *Phil. occ.*, III, 43.

grâces pittoresques de son style inimitable. Elles sont ainsi passées à la postérité. Tout le monde connaît le chapitre du philosophe périgourdin sur l'imagination. Les trois livres de *la Philosophie occulte* auraient probablement excité tous les cent ans la curiosité de quelques érudits qui les auraient lus à grand renfort de besicles. Mais l'affaire en serait restée là si Montaigne ne s'en était pas mêlé.

Dans ce chapitre, en effet, si l'on met à part un petit nombre d'exemples et de remarques qui sont de l'auteur, tout appartient à Agrippa : la doctrine et les faits allégués comme preuves. Montaigne, que l'amour de l'antiquité n'absorbait pas au point de ne pas lui laisser le loisir de connaître et d'apprécier les contemporains, a ramassé dans les livres I et II du *De occulta philosophia* les preuves les plus amusantes, les anecdotes les plus piquantes, les a traduites du latin de l'auteur, prenant même la peine de lui laisser la responsabilité de ses assertions. « Les histoires « que j'emprunte, je les renvoie sur la conscience de « ceulx de qui je les prends. Les discours sont à moy « et se tiennent par la preuve de la raison, non de « l'expérience ». Les discours sont à Montaigne et tout le monde s'accorde à les trouver admirables. Il nous faut maintenant envoyer Agrippa en possession de ses histoires.

Feuilletons le chapitre XX du livre premier des *Essais*. Nous noterons au passage les emprunts de Montaigne (1). Il s'agit d'abord de l'action exercée

---

1. Il en usait libéralement avec Agrippa. « Montaigne a abon-

par l'imagination sur le corps qu'elle altère, modifie, perturbe ou détruit. Gallus Vibius banda si bien son âme à comprendre l'essence et les mouvements de la folie qu'il emporta son jugement hors de son siège, si qu'oncques puis il ne peut remettre et se pouvant vanter d'être devenu fol par sagesse (1). L'événement de Cippus, roy d'Italie, est mémorable, lequel pour avoir assisté le jour avecques grande affection au combat de taureaux et avoir eu en songe, la nuit, des cornes en la teste, les produisit en son front par la force de l'imagination (2). Nous tressuons, nous tremblons, nous paslissons et rougissons aux secousses de nos imaginations et renversés dans la plume, sentons notre corps agité à leur bransle, quelquefois jusqu'à expirer (3). La passion donna au fils de Crésus la voix que la nature lui avait refusée (4). Et Anthiocus print la fiebvre par la beauté de Stratonice trop vivement empreinte en son âme (5).

---

damment copié Agrippa, dit M. Strowski, notamment tout le chapitre LII de la déclamation intitulée *de l'âme*. Il est vrai qu'Agrippa avait de son côté copié Pic de la Mirandole ; mais au moins il avait ajouté quelques détails de son cru. Montaigne, ici, n'est qu'un pur et simple traducteur » (Strowski, *Montaigne*. Paris, Alcan, 1906, p. 133). Afin de mettre les pièces du procès sous les yeux du lecteur qui pourra juger ainsi en toute connaissance de cause nous avons transcrit en regard dans un appendice les textes de *la Philosophie occulte* et les passages évidemment empruntés du XX[e] chapitre des *Essais* (Livre I).

1. Cornélius Agrippa. *Phil. occ.*, I, 44.
2. *Ibid. Id.*, I, 44.
3. *Ibid.. Id.*, I, 43.
4. *Ibid.*, *Id.*, I, 43.
5. *Ibid.*, *Id.*, I, 43.

Pline dict avoir vu Lucius Cornitius de femme changé en homme le jour de ses nopces. Pontanus et d'aultres racontent pareilles métamorphoses advenues en Italie en ces siècles passés (1). Les uns attribuent à la force de l'imagination les cicatrices du roi Dagobert et de saint François (2). On dict que les corps s'en enlevent, telle fois de leur place (3) et Celsus récite d'un prebstre qui ravissait son âme en telle extase que le corps demourait longue espace sans respiration et sans sentiments (4). Sainct Augustin en nomme un aultre à qui il ne fallait que faire ouïr des cris lamentables et plainctifs ; soubdain il défaillait et s'emportait si vifvement hors de soy qu'on avoit beau le tempester et hurler, le pincer et le griller jusques a ce qu'il feust ressuscité : lors il disoit avoir ouï des voix mais comme venant de loing et s'apercevoit de ses échauldures et meurtrisseures. Et que ce ne feust une obstination apostée contre son sentiment, cela le montroit qu'il n'y avoit cependant ni pouls ny haleine (5). Il est vraysemblable que le principal crédit des visions, des enchantements et de tels effects extraordinaires, vienne de la puissance de l'imagination, agissant principalement contre les âmes du vulgaire plus molles ; on leur a si fort saisi la créance qu'ils pensent voir ce

1. *Ibid.*, *Id.*, I, 44
2. *Ibid.*, *Id.*, I. 44.
3. *Ibid.*, *Id.*, III, 43.
4. Cornélius Agrippa. *Phil. oc.*, I, 44.
5. *Ibid. Id.*, III, 46 et 50.

qu'ils ne veoient pas (1). Voylà pourquoi, en telles choses, l'on a accoustumé de demander une âme préparée. Pourquoi practiquement les médecins avant main la créance de leur patient, avecques tant de faulses promesses de sa guarison, si ce n'est afin que l'effet de l'imagination supplée l'imposture de leur apozème ? Ils savent qu'un des maistres du métier leur a laissé par escript, qu'il s'est trouvé des hommes à qui la seule veue de la médecine faisoit l'opération (2). Les bestes mêmes se veoyent, comme nous, subjectes à la force de l'imagination : tesmoing les chiens qui se laissent mourir de dueil de la perte de leurs maistres (3).

Mais ceci se peut rapporter à l'estroicte cousture du corps et de l'esprit s'entrecommuniquant leurs fortunes ; c'est aultre chose que l'imagination agisse quelquefois non contre son corps seulement mais contre le corps d'aultrui (4). Et tout ainsi qu'un corps rejecte son mal à son voysin, comme il se void en la peste, en la vérolle et au mal des yeulx qui se chargent de l'un à l'autre (5) ; pareillement l'imagination, esbranlée avec véhémence, eslance des traits qui puissent offenser l'object étrangier.

L'antiquité à tenu de certaines femmes de Scythie, qu'animées et courroucées contre quelqu'un, elles le tuaient (6).

---

1. H. Cornélius Agrippa, *De vanitate scientiarum*, ch. XLVIII.
2. *Phil. oc.*, I, 44.
3. *Id.*, I, 43.
4. *Phil. occ.*, I, 65 et 45.
5. *Id.*, I, 50 et 65.
6. *Id.*, I, 65.

Et quant aux sorciers, on les dict avoir les yeulx offensifs et nuisants (1).

Tant y a que nous veoyons par expérience la femme envoyer au corps des enfants qu'elles portent au ventre, des marques de leur fantaisie. Et il feust présenté à Charles, roy de Bohême et empereur, une fille d'auprez de Pise, toute velue et hérissée, que sa mère disait avoir été conçue à cause d'une image de Sainct Jehan Baptiste perdue en sont lict (2).

Des animaux il en est de même, Tesmoing les brebis de Jacob (3).

L'énumération de ces emprunts a pu paraître longue. Ainsi détachés de leur place dans le chapitre des *Essais* ils perdent une partie de leur charme vivant, enjoué et primesautier que leur prête le style de Montaigne quand il s'éploie à pleins bords dans son ouvrage. Mais enfin il fallait bien rendre à Montaigne ce qui est à Montaigne et à Agrippa ce qui est à Agrippa.

Ceci dit, faisons en compensation retour à Montaigne des idées de Charron, son disciple et son ami. Les effets de l'imagination « sont merveilleux et « estranges... elle faict devenir fol et insensé... faict « deviner les choses secrètes et à venir et cause les « enthousiasmes, les prédictions et merveilleuses « inventions et ravit en extase... Bref, c'est d'elle « que vient la plupart des choses que le vulgaire

1. *Id.*, I, 65.
2. *Id.*, I, 65.
3. *Id.*, I, 65.

« appelle miracles, visions, enchantements. Ce « n'est pas toujours le diable ou esprit, comme incon- « tinent l'ignorant pense, quand il ne peut trouver « le ressort de ce qu'il voit, ny toujours l'esprit de « Dieu, mais le plus souvent c'est l'effect de l'imagi- « nation ou celle de l'agent qui dict et faict de telles « choses ou du patient et spectateur qui pense voir « ce qui n'est point » (1).

* * *

La médecine d'imagination devait séduire l'original et aventureux Paracelse, de son vrai nom Phil. Théophraste Bombast de Hohenheim, qui rejeta hardiment « les théories établies, sanctifiées par les « siècles et que les hommes supposaient ne jamais « combattre tant que la terre serait sous leurs pieds « et le ciel au-dessus de leur tête ».

Avec plus deforce encore que H. Cornélius Agrippa il insiste sur les guérisons extraordinaires qu'une foi ardente a le pouvoir de procurer. « Il est certain, « dit-il, que Dieu peut permettre des guérisons sur- « naturelles ; mais celles qui se produisent aux tom- « beaux des saints sont explicables par des raisons « naturelles. » Et il ajoute cette réflexion saisissante : « Il faut être un ignorant pour croire que tous les « remèdes sont visibles et qu'il n'existe pas des pro- « cédés invisibles qui guérissent » (2). Ce procédé de

1. Charron, *De la Sagesse*, I, ch. XVII.
2. Paracelse, *De rebus ex fide hominis accedentibus*, lib. IV.

guérison qui ne tombe pas sous les sens, qui échappe à la vue la plus pénétrante, c'est l'influence de l'imagination renforcée par la croyance ou la foi. Il entend par imagination la tension au maximum de toutes les forces de l'âme réunies dans un même état de conscience, dans un même désir. Alors, dit-il, « nous devenons esprits, nous agissons au-dessus de « la nature terrestre par notre foi. C'est l'œuvre de « la foi qui agit en nous en un seul esprit. »

Il est remarquer que Paracelse ne parle pas de la foi religieuse mais d'un acte de l'esprit, d'un état aigu de la croyance, de la force de la volonté, en un mot d'une action naturelle. « L'imagination reçoit toute « sa force de la foi et on obtient des effets identiques, « l'objet de la foi étant véritable ou non. Si l'on a « autant de foi à une statue de saint Pierre qu'à « saint Pierre lui-même, on obtiendra de l'une ce que « l'on obtiendra de l'autre » (1). « L'imagination est « fortifiée et complétée par la croyance que l'objet « du désir se réalisera. Chaque doute brise la foi. La « foi doit stimuler l'imagination car la foi est la « source vive de la volonté. C'est parce que l'homme « n'imagine pas et ne croit pas avec assez de plénitude que les arts tâtonnent encore quand ils pourraient être d'une précision absolue » (2). Campanella a résumé l'opinion de Paracelse dans cet aphorisme lapidaire : *Non potest facere, quod non credit posse facere* (3).

1. Paracelse, *De supert*,. éd. Huser, II, p. 249.
2. Paracelse, *De occ. phil.*, éd. Huser, II, p. 513.
3. Campanella. *De sensu rerum et magia*, IV, c. 18.

Ainsi donc « l'imagination ou la foi sont tellement « efficaces qu'elles peuvent nous guérir ou nous « rendre malades » (1). « Les esprits, les enchante- « ments, les cérémonies n'interviennent pas ou sont « abusifs ou dénués de raison dans cet art. La prière, « la foi et l'imagination sont le fondement de la phi- « losophie occulte. » (2) Les superstitions sont dues à de fausses imaginations, à des croyances erronées. Pour les guérir, le meilleur remède est de les considérer comme ineptes (3). Dans ce cas l'imagination est l'antidote des maux qu'elle a causés.

En un mot, il faut attribuer à l'imagination, à l'âme sensitive ou faculté animale, que Paracelse appelle mumia ou corps invisible, les manifestations merveilleuses résultant de l'action de l'âme sur le corps. « Tel que le pouvoir du lys se répand en « parfum, qui est invisible, ainsi le corps invisible « produit son influence guérisseuse. De même que « le corps visible contient les activités merveilleuses « que les sens peuvent percevoir, de même le corps « invisible possède des forces capables de produire « des prodiges » (4). Le miracle n'est pas, comme on le croit généralement, une violation des lois de la nature. Tout arrive selon les lois établies de toute éternité par la Providence et nul être créé ne peut se soustraire à la puissance du Créateur. L'homme,

---

1. Paracelse, *Lib., princip. et de mysteriis vermium.*
2. Paracelse, *De occ. phil.*, t. II, p. 483.
3. Paracelse, *Archidoxorum libri decem*, lib., X, *De vita longa.*
4. *Ibid.*, *Vol.Paramirum. Traité concernant l'origine des maladies invisibles*, lib.,IV.

dépositaire de la pensée divine, est l'instrument par lequel Dieu manifeste sa volonté, même si l'on admet que la maladie est un châtiment du péché. « Dieu ne « fait rien sans l'homme. S'il opère un miracle, il le « fait par l'homme : ce miracle-ci (la guérison, le « soulagement), il le fait par le médecin. Mais puis« qu'il y a deux espèces de médecins, ceux qui gué« rissent miraculeusement et ceux qui guérissent « par les remèdes, comprenez bien celui qui croit fera « des miracles. Mais quoique la foi ne soit pas forte « en tous et que le châtiment prenne fin, le médecin « accomplit ce que Dieu eût fait miraculeusement « si le malade avait eu la vraie foi » (1).

*
* *

Cardan, à la fois mathématicien, philosophe et médecin, a écrit un grand nombre de traités qui ont été réunis en dix gros in-folios (2). Il a consacré quelques pages de cette œuvre considérable à l'étude de la suggestion.

Paracelse l'avait déjà dit : il faut être un ignorant pour penser que seuls les remèdes visibles peuvent avoir une action thérapeutique. Cardan dans sa classification des poisons groupe, dans la quatrième division, des procédés — armes à deux tranchants — que l'on peut employer pour guérir ou pour nuire. Parmi ces moyens les uns, contrairement à l'opinion admise,

1. Paracelse, *Volumen Paramirum*, 5e partie, *De Ente Dei*.
2. — *Op. omnia*, édit. Spon. Lyon 1663

sont entièrement dépourvus de substratum matériel : ce sont les enchantements, les charmes, les sortilèges, en un mot ce qu'on appelle les œuvres magiques. « On s'est demandé longtemps si les enchan-« tements peuvent servir de moyens thérapeutiques ; « je crois que dans certains cas il peuvent être utiles » (1). Il faut aussi rapprocher d'eux l'action de l'imagination dont l'influeuce si souvent reconnue sur nos sensations et notre vie organique, a réalisé des cures merveilleuses. On ne doit jamais négliger de s'en servir. Son action peut paraître insignifiante à nos yeux. Cette petite cause est pourtant capable de produire de grands effets dans le corps humain. Pomponace était de la même opinion. « *Quod autem modica permutatio facta in principio, multas et magnas faciat differentias deinceps non immanifestum est, velut gubernaculo secundum aliquid modicum transposito, magna pro re fit transpositio* (2) Il est possible à chacun, en appliquant sa volonté sur soi, de produire sur son organisme des modifications ou des guérisons.

D'autres moyens agissent en mettant en œuvre un substratum matériel comme la fascination qui permet à un enchanteur, grâce à une émission visuelle, de modifier les esprits d'un autre homme. Cette action mystérieuse jugule la volonté du patient qui, véritable automate, devient, comme le dit si joliment Cardan, « l'outil de l'enchanteur ».

1. Cardan. *Contradicentium medicorum libri.* lib. II, ch. VII.
2. Pomponatius *loc. cit*, p. 31.

Cette prise de possession d'un individu, ainsi mis en tutelle, peut donner lieu à des abus regrettables ou criminels quelquefois. Notre législation l'a reconnu. Cardan, s'associant au vœu émis par tous les médecins depuis Alexandre de Tralles, voudrait que ces moyens fussent uniquemeut employés pour soulager ou pour guérir.

La guérison ne suit pas nécessairement l'emploi du magnétisme. Même dans ce cas ses adversaires n'ont pas le droit de triompher et de traiter d'imposteur celui qui en fait habituellement usage. Car la fascination est une force et, comme toutes les forces de la nature, elle présente des oscillations et des arrêts. Le magnétiseur n'est pas toujours en état de la produire, de la faire passer « de puissance en acte ». Voilà pourquoi son action est intermittente. (1)

*
* *

Deux auteurs méritent encore d'être cités : Van Helmont et le Père Kircher. Le premier, né en 1577, appartient sans conteste au XVIe siècle. Le second nous paraît devoir être mentionné ici parce qu'il est le seul savant qui, dans la première moitié du XVIIe siècle, ait parlé de l'hypnotisme avec une réelle compétence. Il est d'ailleurs né en 1602.

« Il y a dans l'homme, dit Van Helmont, une éner-
« gie telle que par sa seule volonté et son imagina-
« tion, il peut agir hors de lui, imprimer une vertu

1. Cardan, *Op. omnia*, 1620, t. IV, 486.

« et exercer une influence durable sur un objet très « éloigné. La volonté est la première des puissances. « L'âme est douée d'une force plastique qui, lors- « qu'elle a produit une substance, lui imprime une « force, peut l'envoyer au loin et la diriger par la « volonté. Cette force infinie dans le Créateur est « imitée dans la créature et peut, par conséquent, « être plus ou moins arrêtée par les obstacles. Les « idées, ainsi revêtues d'une substance, agissent phy- « siquement sur les êtres vivants par l'intermédiaire « du principe vital. Elles agissent plus ou moins sui- « vant l'énergie de la volonté qui les envoie et *leur action peut être arrêtée par celui qui les reçoit* » (1).

Cette opinion est généralement adoptée aujourd'hui. « Le sujet qu'on hypnotise ou qu'on tente d'hypnotiser pour la première fois, s'il est dans des conditions normales, peut toujours résister et rendre vaines les tentatives de l'hypnotiseur... Il peut le repousser par un acte énergique, déjouer ses attaques par le rire, échapper à son influence par la distraction. Il ne resterait au magnétiseur que la ressource de l'intimidation ou de la violence » (2). Mais quand le sujet a été hypnotisé plusieurs fois « il réa- « lise dans le sens strict du mot l'idéal célèbre, il « est comme le bâton dans la main du voyageur » (Beaunis). Cependant même dans cet état il arrive fréquemment que le patient oppose aux ordres donnés une résistance qui se révèle par le silence, par

1. Van Helmont, *De viribus imaginationis tractatus*, 1635.
2. A. Méric, *le Merveilleux et la Science*, p. 164.

le mensonge, par le refus formel d'obéir et même par le refus obstiné et invincible de sortir du sommeil tant que la suggestion n'aura pas été abolie.

Le P. Kircher, membre de la célèbre Académie des Secrets, de Florence, a fait connaître le moyen de provoquer la catalepsie chez les animaux. Il décrit ce phénomène sous le nom de *actinobolisme* dans son *Ars magna*. Il expérimentait avec des poules. Si l'on trace sur le sol une ligne blanche et qu'on maintienne le bec d'un de ces oiseaux à peu de distance de cette ligne, de façon à l'obliger à la regarder fixement, on constate que l'animal devient raide et que ses pattes conservent les différentes attitudes qu'on leur donne (1). Cette expérience a été refaite de nos jours par Czermack. (2) Les phènomènes d'hypnotisme chez les animaux avaient dejà été signalés par Daniel Schwenter dans ses *Deliciæ physico-mathematicæ* parus à Nuremberg en 1636. De nos jours on à réussi à endormir des grenouilles et des cobayes.

Le P. Kircher à étudié chez l'homme l'hypnotisme qu'il savait provoquer chez les animaux. Il a laissé des descriptions très exactes de l'hyperesthésie, de l'anesthésie et des hallucinations positives que l'on rencontre fréquemment pendant le sommeil hypnotique. « Les magnétiseurs, dit-il, se servent de l'admi-« rable sensibilité des personnes pour leur faire décou-

1. Kircher, *Ars magna lucis et umbræ*.
2. Cf. Preyer-Heubel, Arch. de Pflüger. — Ch. Richet, *l'Homme et l'intelligence*, p. 205 sq. — A. Maury, *Revue des Deux-Mondes*, 1er fév. 1860, p. 704.

« vrir les moindres sensations internes de leur écono-
« mie. Supposez en effet une femme très nerveuse à
« laquelle son magnétiseur persuade qu'il exerce sur
« elle un pouvoir surnaturel ; son imagination cap-
« tivée, comme par un enchanteur, se promène par-
« tout où on veut la conduire. On lui commande de
« se porter à l'intérieur du corps et, les yeux fermés,
« la femme imagine contempler ses organes ; elle épie
« les moindres battements, les plus faibles tiraille-
« ments de ses fibres ; dès lors elle ajoute ou diminue
« l'action inaperçue de ses organes par cette puis-
« sante susceptibilité nerveuse. Les yeux fermés elle
« se trouve dans un état de clairvoyance intérieure,
« d'exaltation, d'isolement par la pensée. Quelle se
« persuade qu'un verre d'eau pure est de l'alcool le
« plus rectifié, elle croira en sentir l'impression brû-
« lante en buvant. En exaltant le tact, son corps peut
« frémir sous le plus léger effleurement. Il peut au
« contraire se montrer insensible aux choses les plus
« rudes selon que l'imagination est préparée et toute
« montée pour agir avec pleine domination (1).

*
* *

Après avoir exposé les idées de Pomponace, d'Agrippa, de Paracelse, de Cardan, de Van Helmont et du P. Kircher, il faut examiner maintenant rapidement si, comme des grains qui tombent sur la

1. Régnier et Grandchamps, *Hist. de l'hypnotisme*. Paris, 1891, p. 104.

pierre et la terre stérile, elles périrent sans donner dans leur siècle une abondante moisson. Il semble au premier coup d'œil qu'il en fut ainsi. Les historiens dcs sciences naturelles le constatent avec regret. Jamais, disent-ils, on ne crut plus fermement à l'ingérence du diable dans les affaires humaines. On s'imaginait que les maladies nerveuses, l'épilepsie, la danse de St-Guy, l'hystérie, l'extase, la catalepsie, le somnambulisme étaient l'œuvre des esprits malins. Les sorciers hystériques, qui présentaient des plaques d'anesthésie sur différentes parties du corps, portaient la marque de la griffe du diable. Ce dernier fournissait de plus à ses suppôts le pouvoir de fasciner, de charmer, de dominer les autres hommes. Les juges civils ou ecclésiastiques voyaient dans tous ces phénomènes qui, nous le savons, sont des effets de la maladie ou de causes naturelles, la conséquence d'un pacte avec le démon. Et leur répression était d'autant plus impitoyable qu'ils avaient peur et qu'ils croyaient assurer le salut des sorciers en les condamnant à des peines corporelles. Bodin, Delrio racontent, à propos des enchanteurs, des inepties, des enfantillages qui nous feraient rire si nous n'en connaissions pas les funestes conséquences. Il est difficile de se montrer plus dépourvu de tout bon sens, de tout sentiment humain. Ces juges, qui sont des honnêtes gens dans le privé, torturent leur esprit pour trouver des raisons à des phénomènes qu'ils ne comprennent pas. Et ils font servir leurs instincts de procéduriers et de casuistes

à échafauder des réquisitoires dont l'absurdité est inconcevable. Il faut les lire pour savoir jusqu'où peut aller la sottise humaine. En ce temps-là on vit ce spectacle inouï : des persécutés persécuteurs traquant sans merci de misérables aliénés.

Cette terrible besogne ne leur suffisait pas. Ils poursuivaient de leur haine et de leurs calomnies les quelques écrivains intrépides qui entreprirent d'éclairer leur jugement en leur montrant les vraies causes de ces manifestations prétendues diaboliques. Quelques-uns furent brûlés, d'autres emprisonnés, ruinés. Les privilégiés, ceux que protégeaient des rois, des princes, des papes, des prélats, furent seulement en butte aux mille vexations d'un fanatisme aveugle. Mais tous furent calomniés, vilipendés. La populace ignorante les regardait avec défiance quand elle ne les huait pas ou ne les lapidait pas. Tout cela est malheureusement trop vrai et l'on peut en conclure que l'esprit public au XVI[e] siècle n'était pas encore assez éclairé pour comprendre ce que Cornélius Agrippa appelait « les bonnes lettres ».

Cependant de nombreux témoignages prouvent que tous ces savants médecins n'avaient pas lutté en vain pour le triomphe des idées scientifiques et qu'il existait une élite capable de comprendre leurs idées, si elle n'avait pas comme eux le courage de les défendre ouvertement.

Nous avons vu que des moralistes, des polygraphes qui écrivaient pour les lettrés et les délicats, Montaigne et Charron, ont parlé de l'influence de l'ima-

gination sur l'homme et expliqué par elle l'action efficace des charmes et des sortilèges. Ils ne faisaient pas, remarquons-le bien, œuvre de polémique ou de démonstration comme Pomponace, Agrippa, Paracelse ou Cardan. Ils se contentaient de traiter avec originalité et d'orner des grâces du style des sujets qui faisaient l'objet de la curiosité ou de la méditation d'une élite. Donc il existait un public choisi, qui s'intéressait à ces questions et qui éprouvait du plaisir à en lire un exposé élégamment présenté. Ce n'est pas la seule preuve que l'on peut donner de l'existence de ce public.

La vérité est comme le soleil ; elle éclaire tout quand elle paraît. Le préjugé examiné en pleine lumière perd son prestige mystérieux. Il s'évanouit. Alors sur la route devenue libre, aucun obstacle ne contrarie la marche du progrès. La réalité de l'action de l'homme sur lui-même ou sur un autre individu, quoique soutenue par des médecins mal famés, trop souvent oubliés et même injuriés par ceux qu'ils avaient guéris, s'était imposée avec tant de force à la raison de tous ceux que la scolastique ne satisfaisait pas, que le chancelier Bacon dans son *Instauratio magna* où il fait une revue générale des sciences, consacre plusieurs pages à délimiter l'objet de cette science ancienne nouvellement retrouvée et à rechercher quelle méthode en favoriserait le développement.

Une première question le retient un instant : l'influence modificatrice de l'imagination « sur le corps

« de celui même qui imagine », influence qui peut » aider ou contrarier l'action des remèdes » (1). « Mais une autre question qui a ici sa place et dont « on ne s'est guère occupé ou du moins pas en rai- « son de son utilité et de sa difficulté, c'est de savoir « jusqu'à quel point, abstraction faite des affections, « l'imagination même de l'âme, une pensée, dis-je, « très fixe et très exaltée au point de devenir une « sorte de foi, peut modifier le corps de celui « qui imagine ; car quoique une telle pensée ait « manifestement le pouvoir de nuire, il ne s'ensuit « nullement qu'elle ait au même degré celui d'être « utile » (2).

« Quant à la fascination, c'est une force, un acte « puissant de l'imagination sur le corps d'un autre « individu ; car pour ce qui est de la force qu'exerce « l'imagination sur le corps même de celui qui ima- « gine nous avons touché ci-dessus ce point en pas- « sant et c'est en quoi l'Ecole de Paracelse et tous « ceux qui cultivent la fausse Magie naturelle ont « donné dans l'excès, au point d'égaler la force et la « foi de l'image à la foi qui opère des miracles. « D'autres qui approchent plus de la vraisemblance « considérant, avec plus de pénétration, les énergies « et les impressions occultes des choses, les irradia- « tions des sens, les contagions qui se transmettent « de corps à corps et cette propriété qu'a la vertu

---

1. Bacon, *De aug. scient.*, t. IV, c. I. Œuvres de Bacon, trad. Riaux. Paris, Charpentier, 1843.
2. Bacon, *De aug. scient.*, t. IV, c. I.

« magnétique d'agir à distance, en vinrent jusqu'à
« penser qu'à beaucoup plus forte raison d'esprit à
« esprit ces impressions, ces transmissions et ces
« communications pouvaient avoir lieu, l'esprit
« étant ce qu'il y a de plus fort et de plus actif et en
« même temps de plus susceptible d'impression et de
« plus facile à affecter (1). De là sont nées quelques
« opinions devenues presque populaires comme celle
« d'un génie supérieur, celle qui fait croire que cer-
« tains portent malheur et sont de mauvais présage,
« celle de coups d'amour et d'envie et d'autres sem-
« blables » (2).

« A cette recherche s'en joint une autre où il s'agit
« de savoir comment on peut fortifier l'imagination
« et augmenter son intensité ; car, s'il est vrai qu'une
« imagination forte ait la puissance qu'on lui attribue,
« il serait utile de savoir par quels moyens on peut
« l'exalter et faire qu'elle se surpasse, pour ainsi
« dire, elle-même ; ce qui fournirait un moyen, indi-
« rect à la vérité mais pourtant dangereux, de pallier
« et de défendre jusqu'à un certain point la plus
« grande partie de la Magie cérémonielle. Ce serait
« en effet un prétexte assez spécieux que de dire
« que ces cérémonies, ces caractères, ces enchante-
« ments, ces gesticulations, ces amulettes et autres
« moyens semblables dont ils font usage, ne doivent
« point leur force à un certain pacte avec les mauvais
« esprits, soit tacite, soit confirmé par quelque

1. R. Bacon, *De augm. scientiarum*, trad. Riaux, t. IV, ch. III.
2. *Ibid. Id.*, t. IV, III.

« sacrement ; mais qu'ils ont simplement pour but
« de fortifier et d'exalter l'imagination, à peu près
« comme dans la religion on emploie les images pour
« fixer les esprits dans la contemplation et pour
« exciter la dévotion de ceux qui prient.

« Mon sentiment néanmoins est qu'en accordant
« même que l'imagination ait cette force et cette
« puissance (qu'on lui attribue), que de plus ces
« cérémonies augmentent cette force et lui donnent
« plus d'intensité, qu'en accordant enfin que ces
« cérémonies tendent sincèrement et uniquement à ce
« but, que c'est même une sorte de remède physique
« sans qu'il y entre le plus faible degré d'intention
« d'implorer le secours des esprits ; mon sentiment,
« dis-je, est que de tels moyens doivent être tenus
« pour illicites, attendu qu'ils résistent et regimbent,
« pour ainsi dire, contre la sentence que Dieu a
« porté contre l'homme à cause de son péché : « Tu
« mangeras ton pain à la sueur de ton front ». Les
« fruits si doux que Dieu a constitués comme le
« salaire du travail, cette sorte de magie les propose
« pour prix d'un petit nombre d'observations faciles
« et qui n'exige aucun travail » (1). Que cette restriction, qui nous étonne un peu, soit sincère ou non, il n'importe. Il n'en est pas moins vrai que Bacon dans son *Instauratio magna* parle de la magie naturelle comme d'une science constitué et bien connue. Il nous fournit encore la preuve qu'il existait au

1. Bacon, *De augm. scient.*, t. IV, III.

XVIe siècle des gens capables de l'étudier et de la comprendre et dont la mentalité était toute différente de celle de Delrio et de Bodin.

*
* *

Pour terminer, invoquons un dernier témoignage. Donnons la parole à Rabelais. Dans le Ve livre de son épopée bouffonne, Pantagruel, Panurge et frère Jean vont consulter l'oracle de la Dive Bouteille. C'est la conclusion de tout l'ouvrage. La prêtresse Bacbuc leur montra dans le temple une fontaine « fantastique » et les invita gracieusement à boire de la liqueur qui s'en écoulait. « Puis nous interrogea « Bacbuc demandant que nous en semblait. Nous « lui fismes response que ce nous semblait bonne et « fraische eau de fontaine, limpide et argentine.

« Ha ! dist Bacbuc, voila que c'est non considérer « en soy.

« Jadis un capitaine Juif, docte et chevalereux, « conduisant son peuple par les désers en extrême « famine, impetra des cieux la manne, laquelle leur « estoit de goust tel par imagination que paravant « réalement leur estoient les viandes. Icy de mesme, « beuvans de cette liqueur mirifique, sentirez goust « de tel vin comme l'aurez imaginé. Or imaginez et « beuvez.

« Beuvez, dist Bacbuc, une, deux ou trois fois, de « rechef changeans d'imagination ; telle trouverez, au « goust, saveur ou liqueur comme l'aurez imaginé.

« Et doresnavant dictes qu'à Dieu rien soit impos-
« sible...

« Vos philosophes qui se complaignent toutes
« choses être par les anciens escriptes, rien ne leur
« estre laissé de nouveau à inventer, ont tort trop
« évident » (1).

L'allégorie nous paraît assez claire. Il est probable que Rabelais la jugeait compréhensible. Il n'aurait pas parlé ainsi s'il n'avait pas eu la certitude qu'au moins l'élite de ses lecteurs, pour laquelle il écrivait, connaissant la puissance de l'imagination, comprendrait à demi-mot. Cette communion d'idées entre le lecteur est absolument indispensable quand ce dernier veut instruire en amusant. Il doit être compris sans effort. Autrement son effet serait manqué. Les démonstrations rigoureuses lui sont interdites. Elles seraient nécessaires s'il fallait expliquer une nouveauté et la faire entrer à coup de raisonnements dans la tête de l'auditeur. Ce roman d'aventures fabuleuses n'est pas un livre de science : *scribitur ad narrandum, non probandum*.

Si l'on songe au succès considérable de l'épopée rabelaisienne pendant le XVIe siècle, il est logique de penser que de nombreux lecteurs étaient capables de soulever les voiles de l'allégorie. Ce n'était pas à eux que pouvaient s'appliquer les paroles de la Quintessence : « Ce que fait les humains pensemens « esgarer par les abismes d'admiration n'est la sou-

1. Rabelais, *Le cinquième et dernier livre des faicts et dicts héroïques du bon Pantagruel*, Ch. XLIII et XLVIII.

« veraineté des effects, lesquels apertement ils
« esprouvent naistre des causes naturelles, moyen-
« nant l'industrie de sages artisans : c'est la nou-
« veauté de l'expérience entrant en leurs sens, non
« prévoyans la facilité de l'œuvre, quant jugement
« serains associe estude diligent » (1).

Ces lecteurs intelligents comprenaient que, à côté de la scolastique, il y avait place pour des sciences nouvelles, que s'entêter à rabâcher les mêmes rudiments n'arrêterait pas le progrès et que, comme le proclame l'inscription *exquisitement insculpée, en lettres latines antiquaires* sur le fronton du temple de la Dive Bouteille.

Ducunt volentem fata, nolentem trahunt

Si toutes ces convictions éparses s'étaient manifestées au grand jour, il se fût établi un courant d'opinions qui aurait emporté tous les préjugés, toutes les résistances intéressées. Mais il serait injuste de demander à chaque homme d'être un héros, de partager le calvaire des inventeurs et des génies méconnus. Ceux-la seuls ont le courage surhumain de parler sans précautions. Voilà pourquoi, en étudiant l'histoire des sciences aux XVI[e] siècle, on aperçoit les grandes figures de Pomponace, d'Agrippa, de Paracelse, de Cardan dominer isolément de toute leur hauteur la multitude des doctrines, comme à la surface d'nn océan qui recouvre un continent disparu,

1. Rabelais, *loc. cit.*, ch. XXII.

on voit émerger des flots, de loin en loin, sous forme d'îles, le sommet des plus hautes montagnes.

Conclusions

A première vue, le titre de cette étude pouvait paraître paradoxal. Il risquait de choquer l'habitude prise par de très bons esprits de considérer ces sciences comme nouvellement constituées. Avons-nous réussi à modifier leur opinion sur ce point ? Il ne nous appartient pas de le préjuger. En tous les cas afin de donner un relief plus accentué à la question qui fait l'objet de ce travail, présentons-la maintenant en raccourci et, comme dirait Cornélius Agrippa, *quæ antea sigillatim diximus, quasi in fascem colligamus.*

Tout d'abord, faisons une constatation : l'hypnotisme était connu au XVIe siècle. Les écrits de Pomponace, d'Agrippa, de Paracelse, de Cardan, de Van Helmont, du P. Kircher en font foi. L'élan scientifique fut si vif que ces idées nouvelles dépouillées de leur pédante livrée latine, furent « vulgarisées » par les littérateurs et habillées à la française. Montaigne, Charron, Rabelais parlent aussi du pouvoir mystérieux de l'imagination qui, disent-ils, permet d'expliquer les guérisons miraculeuses, les névroses les plus extraordinaires et « l'artifice de la sorcellerie ».

Mais le pouvoir de l'imagination sur le corps humain peut s'exercer de deux manières ; sur le corps

de celui qui imagine, c'est l'auto-suggestion; sur le corps d'un autre, c'est l'hypnotisme proprement dit. Les savants médecins dont nous venons de citer les noms n'ignoraient ni l'une ni l'autre. Dès cette époque l'influence que peut avoir une idée ou plutôt un sentiment sur la vie organique était nettement indiquée. Cette découverte pouvait être grosse de conséquences puisque, au XIXe siècle, elle a révolutionné nos conceptions sur la psychologie de l'homme et de l'animal, sur la liberté et la responsabilité, sur la maladie et la mort. Cette action modificatrice n'est pas près de cesser surtout maintenant que nous connaissons mieux les lois de ces phénomènes et les moyens de les produire à volonté.

Nos procédés pour produire l'hypnose et la suggestion étaient-ils inconnus au XVIe siècle ? Pour être convaincu du contraire il suffit de lire *la Philosophie occulte* d'Agrippa. Ce médecin signale comme agissant efficacement sur les individus d'un tempérament nerveux, l'action des narcotiques et des stupéfiants, l'influence des talismans et des amulettes, les excitations monotones et longtemps continuées des organes de la vue et de l'ouïe, enfin l'action exclusivement spirituelle de la suggestion et des émotions (frayeur, ordre impératif de dormir). Or, nous continuons à nous servir des mêmes procédés physiques ou psychiques quand nous voulons susciter cet état nerveux spécial dans lequel l'homme devient la proie de toutes les suggestions qu'on lui fait ou qu'il se fait à lui-même.

Il faut ajouter que Pomponace et Paracelse aussi bien qu'Agrippa ont connu toute la puissance de l'auto-suggestion. Ils ont expliqué par son action la production des stigmates et de nombreuses guérisons considérées jusque-là comme miraculeuses. Nous avons vu qu'Agrippa a employé le premier le mot de suggestion pour désigner la puissance de réalisation d'une idée acceptée par l'esprit. De plus Cornélius Agrippa nous a laissé dans son ouvrage sur la Philosophie occulte une étude très intéressante de l'action curative de l'imagination, de l'extase, de l'anesthésie, des hallucinations, du somnambulisme. Il affirme en passant la réalité de la suggestion mentale à distance.

Il expliquait l'emprise d'un hypnotiseur sur son sujet par l'action d'un fluide qui, sorti des yeux de l'opérateur, passe dans les yeux du patient. Cet « esprit animal » réduit à l'impuissance les facultés intellectuelles de ce dernier et fait pénétrer en lui les idées et les volontés de son magnétiseur. C'était, avant la lettre, la théorie du magnétisme animal.

Il ne faudrait pas croire cependant que ces notions sur l'hypnotisme sont exposées dans des traités méthodiques comparables à ceux que publient les savants contemporains. Ceux-ci se sont spécialisés dans une étude dont l'objet et la méthode sont parfaitement définies et la terminologie fixée. Ils ont encore l'avantage d'exposer les principes d'une science qui est rattachée aux autres sciences physiques et naturelles et qui participe de leur certitude. Au XVIe siècle

il en était tout autrement. Les sciences physiques étaient dans l'enfance. Les novateurs devaient tout tirer d'eux-mêmes. Le public n'était pas préparé à comprendre les nouveautés parce qu'il n'était pas assez instruit; les moyens de diffusion manquaient; enfin la libre discussion scientifique était inconnue et il suffisait d'un *veto* local pour arrêter une découverte et la détruire. On se demande même comment les savants de la Renaissance ont pu inventer quelque chose avec aussi peu de moyens et au milieu de pareilles difficultés. Aussi tenaient-ils jalousement à leur œuvre enfantée dans la douleur. Ils ne la divulgaient qu'en partie, avec précautions, comme un enfant bien-aimé dont on se sépare avec regret. Mais il ne faut pas oublier qu'ils étaient livrés à leurs propres forces. Aussi à côté d'aperçus de génie, que d'explications oiseuses, que de verbiage, d'absurdités ! Il faut aborder ces vieux livres avec un cœur intrépide pour aller jusqu'au bout de la lecture. On y rencontre l'absurde à côté de l'excellent. Ces médecins qui représentent l'élite de leur siècle nous disent sérieusement par exemple que le petit poisson appelé « rémore » arrête la marche d'un grand vaisseau et que l'ail « brise la force de l'aimant ». Mais serait-il juste de condamner en bloc leurs ouvrages quand on peut lire d'aussi grandes absurdités dans les traités d'Aristote et de Pline dont tout le monde reconnaît le génie ou le talent ?

Il faut être indulgent. L'œuvre de la critique, ainsi que l'a fait remarquer Alfred Fouillée, consiste à

extraire des œuvres ce qu'elles ont de durable. La partie caduque appartient au temps, à la mode, aux préjugés. Laissons-la dans l'oubli.

Autrefois à Rome pendant les jeux du cirque, après les combats de bêtes, un esclave portant un œuf devait traverser l'arène. S'il pouvait éviter les attaques des fauves et déposer l'œuf à l'autre bout, il était libre. Ces vieux auteurs, comme cet esclave, ont porté l'œuf à travers leur siècle. Des périls redoutables les y attendaient. Ils ont déposé en lieu sûr le fardeau précieux, la petite vérité qu'ils ont sauvée au péril de leur vie. La postérité leur doit une récompense. Combien ont péri sans gloire pendant ce passage périlleux. En honorant ceux dont le nom a survécu, nous décernons en même temps la couronne à ceux que l'oubli a ensevelis.

Vu : le Président de la thèse,
LETULLE

Vu : le Doyen
ROGER

Vu et permis d'imprimer
Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,
L. POINCARÉ

APPENDICE

CORNÉLIUS AGRIPPA ET MONTAIGNE

Sources du chapitre XX du livre I des Essais : de l'Imagination

Textes de Montaigne

Galbus Vibius Canda si bien son âme à comprendre l'essence et les mouvements de la folie qu'il emporta son jugement hors de son siège, si qu'oncques puis il ne l'y peut remettre et se pouvant vanter d'estre devenu fol par sagesse.

Nous tressuons, nous tremblons, nous paslissons et rougissons aux secousses de nos imaginations ; et renversez dans la plume, sentons nostre corps agité à leur bransle, quelquefois jusques à espirer.

L'évesnement de Cippus, roy d'Italie, est mémorable, lequel pour avoir assisté le jour, avecques grande affection, au combat des taureaux, et d'avoir eu en songe toute la nuict des cornes en la teste, les produi-

Textes d'Agrippa

Narratur de Gallo Vibio, cui hoc accedit uni, ut in insaniam non casu incideret, sed judicio perveniret : nam dum insanos imitatur, dum ingenii lenocinum putat, quam adsimulabat insaniam, ad veram redigit. [*Philosophie occulte* I., LXIV]

Rursus ira vel cupiditas vindictæ producit calorem, rubedinem... — Timor inducit frigus... atque pallorem. Tristitia sudorem (I. LXIII) Hac ratione somniantes se ardere, vel esse igne quandoque cruciantur intolerabiliter, tanquam si vere ardeant (I, LXIV). Manifestum præterea est passiones hujusmodi, quando vehementissimæ sunt, posse mortem inferre (LXIII et *passim* ch. LXIII et LXIV).

Sic Cyppus qui postea electus est rex Italiæ, dum taurorum pugnam victoriamque vehementius admirans meditatur, in illa cura obdormiens noctem mane corniger repertus est : non aliunde quam virtute

sit en son front par la force de l'imagination.

vegetativa vehementi imaginatione stimulata, corniferos humores in caput élevante et cornua producente.
[*Id.*, I., LXIV]

La passion donna au fils de Crœsus la voix que la nature lui avait refusée.

Quandoque mirabiles quidam effectus proveniunt ut in Crœsi filio, quem genitrix mutuum ediderat, metus vehemens, aviditasque vocem excussit, quam natura negaverat.
[*Id.*, LXIII]

Et Anthiochus print la fiebvre par la beauté de Stratonice trop vivement empreinte en son âme.

Quantos etiam calores cupido amoris concitet in hepate et in pulsu, noscunt medici,.. Sic Eristratus cognovit Anthiocum amore Stratonicæ captum.
[*Id.*, I. LXIII]

Pline dict avoir veu Lucius Cossitius de femme changé en homme le jour de ses nopces. Pontanus et d'aultres racontent pareilles métamorphoses advenues en Italie en ces siècles passez.

Iam vero et fæminas in mares mutatas fuisse multis exemplis narrat Plinius ; et similia et suo tempore accidisse testatur Pontanus, de quadam mulierca Cajetana et altera quadam Œmilia : quæ cum utraque nupta, post plures annos in viros mutatæ sunt.
[*Id.*, I. LXIV]

Les uns attribuent à la force de l'imagination les cicatrices du roy Dagobert et de sainct François.

Huc multi etiam Dagoberti regis cicatrices et Francisci stigmata referre volunt, dum ille correptionem vehementer timet, alter Christi vulnera vehementius contemplatur.
[*Id.*, I. LXIV]

On dict que les corps s'en enlèvent, telle fois, de leur place ; et Celse récite d'un prebstre qui ravissait son âme en telle extase, que le corps

Mens ipsa... mortale corpus tollat in altum, tamquam stuppam elevatam per flammam ignis. [*Id.*, III. XLIII]
Quemadmodum Celsus nar

demeurait longue espace sans respiration et sans sentiment : sainct Augustin en nomme un aultre à qui il ne fallait que faire ouïr des cris lamentables et plainctifs ; soubdain il défaillait et s'emportoit si vifvement hors de soy, qu'on avoit beau le tempester et hurler, le pincer et le griller, jusques à ce qu'il feust ressuscité : lors il disoit avoir ouï des voix, mais comme venant de loing ; et s'appercevoit de ses échauldures et meurtrissures. Et, que ce ne feust une obstination apostée contre son sentiment, cela le montroit, qu'il n'avoit cependant ny pouls ni haleine.

rat de quodam presbytero qui quoties collibuisset, auferebat se a sensibus et jacebat similis mortuo, ut cum pungeretur et ureretur non sentiret ullum dolorem jacebat que immotus et sine anhelitu ; hominum tamen voces, si altius inclamassent, tanquam ex longinquo se audisse postea referebat.

[*Id.*, I. LXIV]

Sic sacerdos Calamensis (teste Aurelio Augustino) solebat sese suo arbitratu, quærela quadam harmonia, evocare a corpore in raptum et extasim.

[Id., III. XLVI]

Jacebat, inquit, simillimus mortuo, sine anhelitu; et cum ureretur et secaretur, non sentiebat.

[*Id.*, III. L]

Il est vraysemblable que le principal crédit des visions, des enchantements et de tels effects extraordinaires, vienne de la puissance de l'imagination agissant principalement contre les âmes du vulgaire plus molles ; onleur a si fort saisi la créance, qu'ils pensent veoir ce qu'ils ne veoyent pas.

Quæ præstigiati seu fascinati imaginantur, præter imaginativa nullam habent actionis essentiæ veritatem. Ejusmodi namque artificii finis est, non facere simpliciter, sed usque ad apparentiam imaginamenta porrigere, quorum mox nullum compareat vestigium.

(*De vanit. scient.*, 48)

Voila pourquoy, en telles choses, l'on a accoutusmé de demander une âme préparée. Pourquoy practiquement les médecins avant main la créance de leur patient, avecques tant de faulses promesses de sa guarison, si ce n'est afin que l'effect de l'imagination supplée l'imposture de leur apozême ? Ils scavent qu'un de leurs mais-

Et verificatum est apud medicos firmam credulitatem, spem indubiam et amorem erga medicum et medicinam ad sanitatem plurimum conferre, etiam aliquando vel plus quam medicinam. Nam cum hoc operatur medicinæ virtus et efficax vis, operatur etiam medici fortis animus, potens immutare qualitates in corpore ægroti ma-

tres de ce mestier leur a laissé par escript, qu'il s'est trouvé des hommes à qui la seule veue de la médecine faisoit l'opération.

xime quando ille medico adhibens fidem eo ipse sese disponit ad medentis et medicinæ virtutem suscipiendam.

(I. LXVI)

Et narrat Gulielmus Parisiensis se vidisse hominem, qui solo aspectu medicinæ movebatur, quoties opus erat motu purgationis : cum tamen nec substantia medicinæ,nec sapor, nec odor ipsius ad ipsum pervenisset: sed sola similitudo apprehensa.

(I. LXIV)

Les bestes mêmes se veoyent. comme nous subjects à la force de l'imagination; tesmoings les chiens qui se laissent mourir de dueil de la perte de leurs maistres.

Scimus etiam canes nimia tristitia de morte dominorum suorum sæpe mortuos fuisse.

(I. LXIII)

Mais tout cecy se peult rapporter à l'estroicte cousture de l'esprit et du corps s'entrecommunicants leurs fortunes; c'est aultre chose, que l'imagination agisse quelquefois non contre son corps seulement mais contre le corps d'aultrui.

Passiones animæ quæ phantasiam sequuntur, quando vehementissimæ sunt, non solum possunt immutare corpus proprium, verum etiam possunt transcendere ad operandum in corpus alienum...

(I. LXV)

Et tout ainsi qu'un corps rejecte son mal à son voysin, comme il sé veoid en la peste, en la vérolle ou au mal des yeulx qui se chargent de l'un à l'autre, pareillement l'imagination esbranlée avec véhemence eslance des traits qui puissent offenser l'object estranger.

Vapor ille sanguinem sicut apparet in lippis ac rubentibus oculis, cujus radius usque ad obvios spectantis oculos emissus, vaporem una secum corrupti sanguinis trahit, cujus contagione cogit spectantis oculos morbo simillimi laborare. (*Id.*, I. L.)

Manifestum est enim, corpus a vapore alterius corporis morbidi facillime infici quod in peste et lepra vidimus.

[*Id.* I. L]

L'antiquité a tenu de certaines femmes en Scythie qu'animées et courroucées contre quelqu'un, elles le tuaient du seul regard.

Et feminæ quædam in Scythia, apud Illyricos et Triballos, quem iratæ aspexerant interimebant.

[*Id.* I. LXV]

Et quant aux sorciers on les dict avoir les yeulx offensifs et nuisants.

Sic etiam maleficorum nocendi cupiditas, fixis obtutibus, quam perniciose homines fascinat.

[*Id.* I. LXV]

Tant y a que nous voyons par expérience les femmes envoyer au corps des enfants qu'elles portent au ventre, des marques de leurs fantaisies : et il feut présenté à Charles, roy de Bohême et empereur, une fille d'auprez de Pise, toute velue et hérissée, que sa mère disoit avoir été conceue à cause d'une image de Sainct Jean Baptiste pendue en son lict.

Sic prægnantis mulieris cupiditas in corpus alienum agit, quando inficit fœtum in alvo rei desideratæ nota. Sic multæ monstrosæ generationes prodeunt ex monstrosis imaginibus ceu qualem refert Marcus Damascenus apud Petram sanctam, oppidum in Pisanis confinibus situm, Carolo Boëmiœ regi et imperatori oblatâm puellam toto corpore, feræ instar, hirsutam et villosam, quam mater religioso quodam horrore in imaginem divi Johanni Baptistæ, quæ ad lectulum erat, dum conciperet affecta, talem postera progeneravit.

[*Id.* I. LXV]

Des animaux il en est de mesme. Témoings les brebis de Jacob.

Atque id non solum hominibus, sed etiam brutis animantibus fieri spectari. Sic legimus Jacobum patriarcham, virgis in aquam profectis, discolorasse oves Laban.

[*Id.* I. LXV]

Imp. de la Faculté de Médecine, 15, rue Racine. Paris — 3836-18